

J E A N G I R A U D O U X

LA FOLLE  
DE CHAILLOT

*Pièces en deux actes*



*Neuchâtel et Paris*

I D E S E T C A L E N D E S

## **\* A Distributed Proofreaders Canada eBook \***

This eBook is made available at no cost and with very few restrictions. These restrictions apply only if (1) you make a change in the eBook (other than alteration for different display devices), or (2) you are making commercial use of the eBook. If either of these conditions applies, please contact a <https://www.fadedpage.com> administrator before proceeding. Thousands more FREE eBooks are available at <https://www.fadedpage.com>.

This work is in the Canadian public domain, but may be under copyright in some countries. If you live outside Canada, check your country's copyright laws. **IF THE BOOK IS UNDER COPYRIGHT IN YOUR COUNTRY, DO NOT DOWNLOAD OR REDISTRIBUTE THIS FILE.**

*Title:* La Folle de Chaillot

*Date of first publication:* 1945

*Author:* Jean-Hippolyte Giraudoux (1882-1944)

*Date first posted:* Jan. 25, 2023

*Date last updated:* Jan. 25, 2023

Faded Page eBook #20230140

This eBook was produced by: Delphine Lettau, Cindy Beyer & the online Distributed Proofreaders Canada team at <https://www.pgdpCanada.net>

*JEAN GIRAUDOUX*

LA FOLLE  
DE CHAILLOT

*Pièce en deux actes*

*Neuchâtel et Paris*

*IDES ET CALENDES*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.  
Copyright by Suzanne Giraudoux  
et Jean-Pierre Giraudoux 1945.*

CETTE PIÈCE SERA CRÉÉE

*dans le courant de l'hiver 1945-1946,  
à Paris, au Théâtre de l'Athénée,  
sous la direction de  
LOUIS JOUVET  
avec le concours de  
MARGUERITE MORENO  
dans le rôle de la Folle de Chaillot,  
qui fut écrit pour elle.  
Les décors et les costumes seront de  
CHRISTIAN BÉRARD.*

## PERSONNAGES

*Le Président*  
*Le Baron*  
*Le Chanteur*  
*Le Garçon*  
*La Bouquetière*  
*Le Chiffonnier*  
*Le Sourd-Muet*  
*Irma*  
*Le Marchand de Lacets*  
*Le Coulissier*  
*Le Jongleur*  
*Le Rentier*  
*L'Hurluberlu*  
*Le Prospecteur*  
*La Folle de Chaillot*  
*Le Chasseur*  
*L'Officier de Santé Jadin*  
*Le Sauveteur*  
*Pierre*  
*Le Sergent de Ville*  
*Le Second Sergent de Ville*  
*Le Sale Monsieur*  
*L'Égoutier*  
*La Folle de Passy*  
*La Folle de Saint-Sulpice*  
*La Folle de la Concorde*  
*Le Petit Vieux*  
*Présidents des Conseils*  
*Prospecteurs des Syndicats*  
*Représentants du Peuple*  
*Syndics de la Presse*  
*Femmes*  
*Hommes*

ACTE PREMIER

*Terrasse chez Francis, place de l'Alma.*

LE PRÉSIDENT. Prenez place, Baron. Le garçon va nous verser mon porto spécial. Il faut que nous fêtions ce jour, qui s'annonce historique.

LE BARON. Va pour le porto.

LE PRÉSIDENT. Un cigare? Il est à mon chiffre.

LE BARON. Un narguilé, plutôt. Je me sens dans une légende arabe. Je me sens dans un de ces matins de Bagdad où les voleurs lient connaissance, et, avant de courir la chance nouvelle, se racontent leur vie.

LE PRÉSIDENT. Pour ma part, j'y suis tout prêt. Sur la mer des aventures, il est profitable parfois de faire le point. A vous l'honneur.

LE BARON. Je m'appelle Jean-Hippolyte, baron Tomnard...

*Un chanteur des rues s'est installé devant les consommateurs. Il chante le début de la Belle Polonaise.*

LE CHANTEUR, *chantant*:

Entends-tu le signal  
De l'orchestre infernal!

LE PRÉSIDENT. Garçon, chassez cet homme!

LE GARÇON. Il chante la *Belle Polonaise*, Monsieur.

LE PRÉSIDENT. Je ne vous demande pas le programme! Je vous dis de chasser cet homme.

*Le chanteur disparaît.*

LE BARON. Je m'appelle Jean-Hippolyte, baron Tomnard. Ma vie jusqu'à cinquante ans fut simple, mon activité se bornant à vendre une des propriétés léguées par ma famille pour chacune de mes amies. J'échangeais des noms de lieu contre des prénoms, les Essarts contre Mémène, la Maladrerie contre Linda, la Durandière contre Daisy. A mesure que le nom de lieu était plus français, le prénom devenait plus exotique. Ma dernière ferme fut Frotteau, mon dernier prénom Anouchka. Suivit une période plus trouble, où je me vis réduit à rédiger, par l'entremise d'un libraire, les versions et les problèmes des élèves du lycée Janson. Votre fils, remarquant la ressemblance de nos écritures, me confia même le soin de mettre au propre pour lui les copies elles-mêmes. Cette assiduité à la classe, que je n'avais pas eue dans mon enfance, me valut la récompense promise par la



morale aux bons écoliers. Votre fils, auquel je présentai Anouchka, me présenta à vous, et, à la seule audition du nom propre, si j'ose ainsi m'exprimer, qui est le mien, vous avez jugé bon de m'offrir un fauteuil clans le conseil d'administration de la société que vous fondez aujourd'hui...

LE PRÉSIDENT. A mon tour! Je m'appelle...

LA BOUQUETIÈRE. Des violettes, Monsieur?

LE PRÉSIDENT. Filez...

*La bouquetière file.*

LE PRÉSIDENT. Je m'appelle Emile Durachon. Ernestine Durachon, ma mère, s'est tuée à des journées pour payer ma pension de collège. Je ne l'ai jamais vue qu'accroupie et lavant. Quand dans ma mémoire je la relève, je ne reconnais même plus son visage; c'est celui de je ne sais quelle vengeance, et qui crache sur moi. Aussi désormais je l'y laisse. Expulsé de la pension pour avoir constitué ma première société anonyme, une bibliothèque libertine que je louais à prix fort aux camarades, je m'en vins à Paris avec l'ambition de ravir leur méthode aux personnages célèbres. Je débutai mal, comme chasseur du journal *La Fronde*, dont la directrice, l'illustre Séverine, m'employait à porter les cadavres au cimetière d'animaux d'Asnières qu'elle avait créé. Il paraît que j'ai une nature qui me fait rudoyer même les chiens morts. Je n'eus pas plus de chance comme bagagiste de Sarah Bernhardt, du jour où elle se mit à compter ses valises. Ni comme laveur du champion cycliste Jacquelin, du jour où il compta ses pneus. Mes rapports avec la gloire me laissant affamé, humilié, haillonneux, je me retournai vers ces visages inexpressifs et sans nom que j'avais remarqués postés au milieu de la foule dans un guet insensible. Ma fortune était faite. Une première face glabre, rencontrée en plein métro, me fournit l'occasion de gagner mes premiers vrais mille francs à passer de fausses pièces de cent sous. Une autre non moins glabre, mais avec tache de vin, trouvée place de l'Opéra, donna l'essor à mon talent en me confiant la direction d'une équipe de vendeurs de piles électriques truquées. J'avais compris. Et depuis, il m'a suffi de me livrer à chacun de ces masques sans vie, même secoué de tics, même agrémenté de variole, quand j'avais le bonheur de les apercevoir, pour devenir ce que vous me voyez, président de onze compagnies, membre de cinquante-deux conseils d'administration, titulaire d'autant de comptes en banque, et désigné comme directeur de la société mondiale dont vous venez d'accepter un fauteuil.

*Le chiffonnier s'est approché et baissé.*

LE PRÉSIDENT. Que cherchez-vous là?

LE CHIFFONNIER. Ce que vous laissez tomber.

LE PRÉSIDENT. Je ne laisse jamais rien tomber.

LE CHIFFONNIER. Ce billet de cent francs ne vous appartient pas?

LE PRÉSIDENT. Donnez-moi ce billet, et filez!

*Le chiffonnier donne, et file.*

LE BARON. Vous êtes bien sûr que ce billet était à vous?

LE PRÉSIDENT. Plus qu'à lui en tout cas. Les billets de cent francs sont aux riches, et non aux pauvres. Garçon, veillez à notre paix. C'est une foire, ici!

LE BARON. Et serait-ce une indiscretion, Président, de demander l'objet de notre société?

LE PRÉSIDENT. Ce n'est pas une indiscretion; ce n'est pas non plus un usage. Vous êtes le premier membre de conseil d'administration qui ait jamais montré cette curiosité.

LE BARON. Pardonnez-moi. Je ne l'aurai plus.

LE PRÉSIDENT. Je vous pardonne d'autant plus volontiers que j'ignore encore cet objet moi-même.

LE BARON. Vous avez les capitaux?

LE PRÉSIDENT. J'ai un démarcheur coulissier. Nous l'attendons.

LE BARON. Vous disposez d'un produit, d'un gisement?

LE PRÉSIDENT. Cher Baron, apprenez qu'à sa naissance une société n'a pas besoin d'un objet, mais d'un titre. Nous autres, gentilshommes d'affaires, n'avons jamais infligé à nos souscripteurs cet affront de penser qu'en souscrivant ils entendaient réaliser une opération mercantile et non s'accorder un champ d'imagination. C'est leur imagination seule que nous avons l'ambition de servir, et nous ne commettons pas l'erreur des romanciers, qui se croient tenus, quand ils ont leur titre, d'écrire en supplément le roman lui-même.

LE BARON. Et quel est le titre d'aujourd'hui?

LE PRÉSIDENT. Je l'ignore encore. Si vous me voyez nerveux, c'est que mon inspiration aujourd'hui est en retard... Tenez! Regardez! En voici une. Jamais je n'en ai vu de plus prometteuse!

LE BARON. Une femme? Où voyez-vous des femmes?

LE PRÉSIDENT. Une face. Une de ces faces dont je parlais. Cet homme assis à notre gauche, qui boit de l'eau.

LE BARON. Prometteuse! On dirait une borne!

LE PRÉSIDENT. Vous l'avez dit. Une des bornes de la ruse humaine, de l'avidité, de l'obstination humaines. Elles sont plantées le long de toutes les routes du jeu, de l'acier, de la luxure, du phosphate. Elles jalonnent la réussite, le crime, le bain et le pouvoir. Voyez... Il nous a déjà aperçus. Et compris. Il va venir.

LE BARON. Vous n'allez pas lui dire nos secrets?

LE PRÉSIDENT. Cher Baron, je n'ai jamais accordé une confiance à ma femme, à ma fille. Mes amis les plus intimes, mes secrétaires, ont toujours tout ignoré de mes secrets. Et des plus anodins. Ma première dactylo ignore mon vrai domicile. Mais mon principe est de tout dire à ces inconnus que m'offre le hasard, quand ils me donnent cette sécurité de leur tête sans vie. Aucun ne m'a jamais trahi. Ces lèvres torves, ces yeux fuyants, sont dans notre cercle de travail les garants de la loyauté, de notre loyauté. Lui aussi d'ailleurs m'a reconnu. Lui non plus n'hésitera pas à me tout révéler. Les signes auxquels se retrouvent les adeptes des sociétés et des mœurs spéciales sont puérils à côté de ce qui nous révèle les uns aux autres, nous, hommes de fortune. Une matité et un reflet de mort sur le visage. Il l'a vu sur le mien. Il sera là dans un instant...

*Un sourd-muet fait sa ronde, posant une enveloppe sur chaque table.*

LE PRÉSIDENT. Mais vont-ils nous laisser! C'est une conjuration!... Reprenez vos enveloppes, et vite!

*Le sourd-muet fait signe qu'il n'entend pas.*

LE PRÉSIDENT. Garçon! Ne touchez pas ces enveloppes, Baron. Ce sourd-muet est de la police, qui prend de cette façon les empreintes.

LE BARON. Elle y réussit! Que de marques!

LE PRÉSIDENT. Pauvre police! Toujours naïve! Elle n'obtient ainsi que les empreintes inutiles, celles des consommateurs généreux et honnêtes... Sourd-muet, voulez-vous partir, ou aller en prison?

*Le sourd-muet a une mimique extraordinaire.*

LE PRÉSIDENT. Garçon, qu'est-ce qu'il raconte?

LE GARÇON. Il n'y a qu'Irma pour le comprendre, Monsieur.

LE PRÉSIDENT. Quelle Irma?

LE GARÇON. Irma la plongeuse, Monsieur... que voilà.

*Irma apparaît. Un ange.*

LE PRÉSIDENT. Débarrassez-nous de cet homme, plongeuse, ou j'appelle le sergent de ville... *Mimique.* Que diable raconte-t-il?

IRMA, *lisant la mimique.* Il dit que la vie est belle.

LE PRÉSIDENT. Il n'est pas de ceux qui ont à avoir une opinion sur la vie.

IRMA. Et votre âme laide...

LE PRÉSIDENT. Mon âme ou ma femme?

IRMA. Les deux... Les trois, vous avez deux femmes.

LE PRÉSIDENT. Appelez le gérant!

*Le sourd-muet et Irma disparaissent.*

LE PRÉSIDENT. Quoi encore?

*Un marchand de lacets s'est approché.*

LE MARCHAND DE LACETS. Des lacets?

LE PRÉSIDENT. Sergent de ville!...

LE BARON. Justement j'ai besoin d'un lacet!

LE PRÉSIDENT. N'achetez rien à cet homme!

LE MARCHAND DE LACETS. Un rouge? Un noir? Les vôtres sont usés. On ne voit pas la couleur.

LE BARON. Des circonstances heureuses me permettent d'acheter la paire complète.

LE PRÉSIDENT. Baron, je n'ai pas d'ordres à vous donner. Je n'ai d'autorité que pour fixer, ce sera dans notre première séance, le montant de vos jetons et l'attribution éventuelle d'une voiture automobile. Mais les circonstances m'obligent, moi, à exprimer modestement le vœu que vous n'achetiez rien à cet homme.

LE BARON. Je n'ai jamais résisté à demande aussi gracieuse.

*Le marchand s'en va.*

LE BARON. Mais à qui le pauvre diable refilera-t-il sa marchandise?

LE PRÉSIDENT. Il n'a que faire de votre aide. Une accointance intolérable permet à cette écume de s'en tirer sans nous. Les vendeurs de lacets ont pour clientèle les va-nu-pieds, le vendeur de cravates les clochards en maillot, le camelot des canards mécaniques les forts de la Halle. De là cette nargue dans leur voix, cette insolence dans leur œil. De là cette ignominieuse indépendance. Ne la favorisez pas. Ah! Voici notre démarcheur! Bravo! Son visage rayonne.

*Arrivée du coulissier.*

LE COULISSIER. A juste titre, Président. Nous avons la victoire. Ecoutez! Nous pouvons partir.

*Un jongleur s'est approché, il jongle avec des quilles colorées.*

LE PRÉSIDENT. Nous grillons de vous entendre!

LE COULISSIER. Primo, l'émission. Le titre était émis au pair, cent égal cent. Je fixe l'action d'actionnaire à cent dix, taux de l'action d'obligationnaire, ce qui me donne le droit de la revendre à cent douze, de sorte que sa quotation s'établit après flottement provoqué à 91 1/5... Légère rumeur de guerre lancée par mes agents. D'où émotion dans la clientèle. D'où rachat par nous.

*Le jongleur jongle avec des quilles de feu.*

LE PRÉSIDENT. Opération classique, mais excellente.

LE BARON. Puis-je demander...

LE PRÉSIDENT. Non, toute explication vous embrouillerait.

LE COULISSIER. Pour l'obligation—tenez-vous bien—méthode inverse. J'assure la hausse normale par la baisse temporaire. Je rends négociable au porteur le titre nominatif incessible par la prolongation du délai imprescriptible et l'annonce de la répartition fictive du dividende réel. D'où panique chez les souscripteurs. Deux suicides, dont l'un de général. D'où rachat massif par notre société... Légère rumeur de paix... D'où rachat enthousiaste par ceux des souscripteurs que ma première opération n'a pas complètement ruinés.

*Le jongleur jongle avec des anneaux de diamant. Un petit rentier s'est approché et écoute avec admiration.*

LE PRÉSIDENT. Merveilleux! Combien de parts réservées dans l'aubaine à chaque membre du Conseil?

LE COULISSIER. Cinquante, comme convenu.

LE PRÉSIDENT. Cela ne vous semble pas insuffisant?

LE COULISSIER. Bon, trois mille.

LE PRÉSIDENT. Vous comprenez, Baron?

LE BARON. Je commence à comprendre.

LE PRÉSIDENT. Mais le placement, Coulassier?

LE COULISSIER. Le placement? J'en arrive à mon triomphe. Par l'inspecteur des finances titulaire, chargé de la direction des grands travaux, je souscris pour investissement et reporte sur la caisse des colzas l'assurance ouvrière prévue pour les barrages du Massif Central. Le complément, réservé à la petite épargne, est versé intégralement à la Société Générale et au Crédit Lyonnais, qui nous ristournent au dixième le centième autorisé. Reste la réserve immobile, qu'il nous serait permis de classer sous la rubrique Fonds courants, mais que grèverait ainsi l'impôt sur le capital revenu...

LE PRÉSIDENT. Evidemment. C'est là l'écueil.

LE COULISSIER. Ecueil franchi d'un bond. Par l'inspecteur des finances en mission permanente auprès du comité provisoire des textiles, je convertis en lignite la réserve admise pour le coton, comme le prévoit, pour les matières brutes, le paragraphe onze des tissus ouvragés!...

LE PRÉSIDENT. Dieu! Quelle inspiration!

LE COULISSIER. D'où attaque d'apoplexie de notre ennemi de la rue Feydeau, en pleine Bourse. D'où au marché tenue expectante. D'où rachat global par l'Union. D'où ruée des souscripteurs provinciaux, alertés par l'agence. Nous en sommes là, cher Président. Notre journée se clôt par l'absorption totale des titres... On se bat aux portes de nos bureaux de la rue de Valmy et de l'avenue de Verdun!

LE PRÉSIDENT. Les beaux noms!

LE RENTIER, *se précipitant*. Un reçu, Monsieur, s'il vous plaît!

LE COULISSIER. Qu'ai-je reçu?

LE RENTIER. Mes économies, Monsieur. Les voilà! Toute ma fortune. Je vous ai entendu. Je vous ai compris! Je me confie à vous corps et âme!

LE COULISSIER. Si vous avez compris, vous avez compris que chez nous c'est le souscripteur qui donne le reçu.

LE RENTIER. Naturellement! Où avais-je la tête! Le voici. Ma reconnaissance éternelle, Monsieur!

*Il s'en va. Le jongleur termine par des jongleries dans le ciel. Les anneaux ne redescendent pas, mais le chanteur est revenu.*

LE CHANTEUR, *chantant*:

Entends-tu le signal  
De l'orchestre infernal!

LE PRÉSIDENT. Va-t-il se taire! Et qu'a-t-il à répéter toujours ces deux vers, comme un perroquet?

LE GARÇON. Il ne connaît que ces deux vers. Impossible de trouver la *Belle Polonaise* chez les marchands de chansons. Il espère qu'un auditeur lui apprendra un jour la suite!

LE PRÉSIDENT. Ce ne sera pas moi! Qu'il aille au diable!

UN HURLUBERLU, *qui passe, une canne à la main, et s'arrête familièrement près d'eux*. Ni moi, mon cher Monsieur. D'autant que je suis dans le même cas que lui, pour la seule chanson que j'aie chantée enfant... Une mazurka aussi, d'ailleurs, si cela vous intéresse.

LE PRÉSIDENT. Cela ne m'intéresse pas.

L'HURLUBERLU. Pourquoi l'on oublie si facilement les paroles des mazurkas, cher Monsieur? Sans doute fondent-elles dans ce rythme endiablé! De la mienne il me reste juste les deux premiers vers. *Il chante*:

De l'Espagne à l'Angleterre  
J'ai goûté, tour à tour...

LE PRÉSIDENT. Ce café est vraiment la foire aux miracles!

LE CHANTEUR, *qui reprend et s'approche*:

Le vin blond, la douce bière!  
Et l'ivresse, et l'amour!

L'HURLUBERLU. Quelle chance! Grâce à ce chanteur, les paroles me reviennent! Le voilà, le miracle! *Il chante*:

J'ai vu des beautés divines  
Au pays du soleil...

LE PRÉSIDENT. Je vous en prie!

LE CHANTEUR:

Me verser de leurs mains fines  
Un nectar sans pareil!

LE PRÉSIDENT. Allez-vous déguerpir!

CHANTEUR ET HURLUBERLU *en duo*:

Mais pour jamais j'ai gardé souvenance...

LE PRÉSIDENT. Silence!

*Chanteur et hurluberlu s'en vont. Le personnage glabre s'est levé de sa chaise, vient vers le groupe, et s'assied dans un silence angoissant. Il se décide enfin à parler.*

L'INCONNU. Alors?

LE PRÉSIDENT. Besoin d'une idée.

L'INCONNU. Besoin de fonds.

LE PRÉSIDENT. Pour une société. Urgent.

L'INCONNU. Pour une garce. Avant midi.

LE PRÉSIDENT. Il s'agit d'un titre.

L'INCONNU. Il s'agit de cinq cent mille.

LE PRÉSIDENT. Un titre clair, sans équivoque.

L'INCONNU. Pas de chèque.

LE PRÉSIDENT. Entendu.

L'INCONNU. Parfait. Voici votre titre... Union bancaire du sous-sol parisien...

*Il s'installe, comme les autres l'ont fait pour raconter leur vie.*

LE PRÉSIDENT. Excellent. Payez, Démarcheur. *Le coulissier paie.* Maintenant, expliquez.

L'INCONNU. Je m'appelle Roger van Hutten. Ce n'est pas mon nom. Je n'en ai pas. Je suis le fils d'un bandagiste d'Arras qui n'a pas voulu me reconnaître. De là ma carrière. Résolu à ne jamais montrer mon acte de naissance, je me suis écarté de la vie où l'on se présente à des examens, où l'on se marie, où l'on est soldat, où l'on hérite, bref où l'on vous réclame une carte d'identité, et suis entré dans celle où l'on s'en passe. Je m'y suis lié avec tous les objets qui n'en disposent pas non plus, allumettes belges, dentelles, et cocaïne. Livres spéciaux aussi. Dans toute vie d'aventurier, il



est une période où il se fait entretenir par la lubricité humaine. L'obligation où je fus de pousser un douanier au delà d'une frontière qu'on ne repasse pas me fournit l'occasion d'embarquer comme soutier pour un rivage qui se trouva être celui de la Malaisie. J'y pus me débarbouiller, et organiser la contrebande de corne de rhinocéros, base de toute médication chinoise, en armant les indigènes, pour cette chasse punie de mort, de tromblons si chargés de poudre que je devais les ligoter sur l'arbre où ils faisaient leur guet. Je les y laissais d'ailleurs, et emportais le monstre. Menacé par la police d'une identité gravée au fer sur ma propre peau, je gagnai Sumatra, où ma connaissance des échecs, jeu national de l'île, me valut d'un chef sa sympathie et sa fille, qui me donna un fils. Je n'ai pas eu à le reconnaître. Là-bas, c'est le fils qui reconnaît son père, s'il le juge digne, à sa majorité. C'est en abusant de la confiance de mon épouse que je pus repérer un suintement pétrolifère, réputé sacré et défendu contre toute curiosité blanche, et le signaler au Lloyd, qui m'admit dans le personnel hautement considéré de ses prospecteurs. Ma femme passa pour le traître et périt empalée.

LE PRÉSIDENT. Prospecteur! Vous êtes prospecteur!

LE PROSPECTEUR. Pour vous servir. Car ce seul mot de prospection, j'imagine, indique mon idée?

LE COULISSIER. Elle est merveilleuse!

LE BARON. La prospection? Je comprends mal.

LE PRÉSIDENT. La prospection! Mais, Baron, c'est la reine actuelle du monde! C'est elle qui repère dans les entrailles de la terre cette encaisse de liquide ou de métal sur laquelle se fonde au plus fort le seul groupement humain que tolère notre époque, lasse des formes nationales ou patriarcales, la société anonyme. Monsieur le Prospecteur nous comble! Il nous propose d'asseoir la nôtre sur un champ de prospection.

LE PROSPECTEUR. Exactement.

LE PRÉSIDENT. A Sumatra, sans doute?

LE PROSPECTEUR. Beaucoup plus près.

LE COULISSIER. Au Maroc? Il est à la mode.

LE PROSPECTEUR. Plus près encore... Mon titre vous le dit... A Paris...

LE PRÉSIDENT. A Paris? Vous situez des gisements au-dessous de Paris?

LE COULISSIER. De l'or?

LE BARON. Du pétrole?

LE PROSPECTEUR. Que recherchez-vous, Messieurs, une nappe, un filon, ou un titre?

LE COULISSIER. Un titre pour nos actionnaires. Un filon pour nous.

LE PRÉSIDENT. Vous n'avez pas parlé au hasard, Prospecteur? Le sous-sol parisien recèle des milliards?

LE PROSPECTEUR. J'en ai la conviction. Bien que personne n'en sache rien encore. Paris est le lieu le moins prospecté du monde!

LE BARON. Inconcevable! Et pourquoi?

LE PROSPECTEUR. Mon cher Baron, les démons ou les génies qui veillent sur les trésors souterrains s'y emploient avec acharnement. Peut-être ont-ils raison. Quand nous aurons vidé notre planète de ses équilibres et de ses dosages internes, elle risque de prendre un jour le parcours non aimanté dans les chemins du ciel... Tant pis pour nous. Puisque l'homme a choisi d'être, non pas l'habitant, mais le jockey de son globe, il n'a qu'à courir les risques de la course. Mais la tâche du prospecteur est rude.

LE PRÉSIDENT. Je sais: la punaise bleue à Tabriz, l'écorchement aux Célèbes!

LE PROSPECTEUR. Si vous voulez. La foi et les martyrs sont passés en ce siècle aux carburants. Mais la pire arme de nos ennemis est encore le chantage. Ils disposent à la surface de la terre, sous forme de sites ou de villes, des beautés que le respect humain empêche de livrer à notre exploitation, ou à notre saccage, si vous voulez, car là où nous passons ni le gazon ni le monument ne repoussent. Ils convainquent les esprits rétrogrades que ces médiocres réactions que sont le souvenir, l'histoire, l'intimité humaine, doivent prendre le pas sur celles des métaux et des liquides infernaux... Ils font jouer ici même des enfants sur les places les mieux désignées pour la fouille! L'or du Rhin est moins bien gardé par ses gnomes que l'or de Paris par ses gardiens de square.

LE PRÉSIDENT. Indiquez-nous ce point de fouille, Prospecteur. Je connais une aide qui nous fournira le visa, fût-ce au centre des Tuileries.

LE PROSPECTEUR. Comment vous l'indiquer à vue de nez, dans cette ville dont ils font un dépotoir du passé! Ils laissent s'accumuler, à tous ses points sensibles, pour dépister nos limiers en chasse, autour des carrefours, au coude des collines, aux terrasses des cafés et des jardins, au

flanc des cimetières, les nappes spirituelles qu'ont dégagées depuis des siècles les âmes illustres en combat et en amour. J'avoue que je m'y perds. Partout, dans ces quartiers où je discerne l'effluve du bitume, du fer, du platine, une effluve plus forte monte des générations mortes, des passionnés vivants, et dissipe l'autre ou la brouille. Partout l'aventure humaine s'amuse à m'y égarer aux dépens de l'aventure minérale... Ici même...

LE BARON. Ici même? Dans Chaillot?

LE PROSPECTEUR. Vous fréquentez les cafés de Chaillot, Baron?

LE BARON. Depuis trente ans. Non sans assiduité.

LE PROSPECTEUR. Vous y avez goûté l'eau?

LE BARON. J'ai remis cette expérience.

LE PROSPECTEUR. Le prospecteur est le dégustateur de l'eau. L'eau reste la grande dénonciatrice des secrets de la terre, et la plus belle source n'est qu'une trahison de ses entrailles. Or hier, à cette table même, j'ai frémi d'espoir à la première gorgée de l'eau de ma carafe. J'ai bu un second verre, un troisième, un cinquième. Je ne me trompais pas! Mes papilles se dilataient sous le goût qui est la suprême caresse du prospecteur, le goût du pétrole.

LE COULISSIER. Du pétrole dans Chaillot!

LE PRÉSIDENT. Seigneur! Une carafe et trois verres, garçon, et vite! Ce sera ma tournée, Baron. Nous allons boire à l'Union bancaire!

LE BARON. Enchanté...

LE PROSPECTEUR. Ne remerciez pas. Vous boirez une eau insipide. Ce goût s'est évanoui, même pour moi. Les démons nos ennemis m'ont prévenu. Ils ont disposé autour de ce café une atmosphère, une animation qui ont distrait mes sens. Ne pensez pas que cette lourdeur de l'air, hier au soir, cette beauté des filles, n'aient pas eu de raison. Ni ce matin la ronde de tous ces bateleurs devant nos tables. Elle était de nous alanguir, de nous énerver, de nous pousser au champagne, bref de redonner son goût à l'eau pure. Je viens de tenter à nouveau l'expérience. Vainement. Je n'ai pu empêcher le garçon de me conter qu'à cette même place Molière, Racine et La Fontaine venaient jadis assidûment boire leur vin d'Auteuil. Il était de mèche avec eux. Ils ont changé mon eau en piquette!

LE PRÉSIDENT. Mais vous avez un plan! Un homme tel que vous a un plan!

LE PROSPECTEUR. Sans aucun doute.

LE PRÉSIDENT. Pouvons-nous le savoir?

LE PROSPECTEUR. Que chacun de vous, par une confiance, m'assure d'abord de son secret.

LE PRÉSIDENT. C'est trop juste...

LE PROSPECTEUR. Avec les noms et les dates.

LE PRÉSIDENT. Il va de soi. Et je commence: Le cargo mixte *Sainte-Barbe*, déclaré perdu corps et biens le 24 décembre 1930, avait été équipé spécialement par moi pour ce naufrage et assuré au triple de sa valeur à mon seul compte. C'était bien le jour de Noël, j'ai appris la nouvelle à la messe de minuit... A vous, Baron!

LE BARON. La jeune fille nommée Chantal de Lugre, qui se tira le jeudi 3 mai 1927 un coup de revolver dans le front, n'avait pu me racheter à leur prix des lettres curieuses. C'était bien un jeudi, son jeune frère n'était pas en classe, et jouait près d'elle. J'ajoute qu'elle vit. Elle n'est même qu'aveugle... A vous, Couliissier!

LE COULISSIER. J'ai été trésorier et dépositaire, du 16 avril 1932 après midi au 17 avril au matin, des secours en nature, bons et espèces, aux sinistrés des inondations du Midi...

LE PROSPECTEUR. Parfait... Cela suffit.

LE COULISSIER. C'était bien du 16 au 17. Le 17 avril est la fête de ma mère chérie.

LE PROSPECTEUR. Voici mon plan... Mon Dieu, quelle est cette figure!

*La Folle de Chaillot apparaît. En grande dame. Jupe de soie faisant la traîne, mais relevée par une pince à linge de métal. Souliers Louis XIII. Chapeau Marie-Antoinette. Un face-à-main pendu par une chaîne. Un camée. Un cabas. Elle contourne la terrasse, s'arrête à la hauteur du groupe, et sort de sa gorge un timbre de salle à manger sur lequel elle appuie. Irma paraît.*

LA FOLLE. Mes os sont prêts, Irma?

IRMA. Il y en aura peu, Comtesse. Mais c'est du poulet de grain. Repassez dans dix minutes!

LA FOLLE. Et mon gésier?

IRMA. Je tâcherai de le sauver. Le client mange tout aujourd'hui.

LA FOLLE. S'il mange mon gésier, garde mon intestin. Le matou du quai de Tokio le préfère à ta rate.

*Elle réfléchit, fait un pas en avant, s'arrête devant la table du président.*

LE PRÉSIDENT. Garçon, faites circuler cette femme!

LE GARÇON. Je m'en garderai, Monsieur. Elle est ici chez elle.

LE PRÉSIDENT. C'est la gérante du café?

LE GARÇON. C'est la Folle de Chaillot, Monsieur.

LE PRÉSIDENT. Une folle?

LE GARÇON. Pourquoi une folle? Pourquoi serait-elle folle?

LE PRÉSIDENT. C'est vous qui le dites, idiot!

LE GARÇON. Moi? Je dis comme on l'appelle. Pourquoi folle? Je ne vous permets pas de l'insulter. C'est la Folle de Chaillot.

LE PRÉSIDENT. Appelez le sergent de ville!

*La Folle de Chaillot a sifflé entre ses doigts. Le petit chasseur paraît avec trois écharpes sur le bras.*

LA FOLLE. Alors, tu l'as retrouvé, mon boa?

LE CHASSEUR. Pas encore, Comtesse. J'ai retrouvé ces trois écharpes, pas le boa.

LA FOLLE. Depuis cinq ans que je l'ai perdu, tu aurais pu le retrouver!

LE CHASSEUR. Prenez une de ces écharpes. Personne ne les réclame.

LA FOLLE. Cela se voit, un boa en plumes mordorées, de trois mètres de long!

LE CHASSEUR. La bleue est très gentille.

LA FOLLE. Avec le col de corsage rose et le voile vert du chapeau? Tu veux rire! Donne-moi la jaune. Elle va?

LE CHASSEUR. Prodigieusement.

*D'un mouvement coquet, la Folle lance l'écharpe en arrière, renverse le verre du président sur son pantalon, et s'en va.*

LE PRÉSIDENT. Garçon! Le sergent de ville! Je porte plainte!

LE GARÇON. Contre qui?

LE PRÉSIDENT. Contre elle! Contre vous! Contre eux tous! Contre ce chanteur à voix, ce trafiquant en lacets, cette folle...

LE BARON. Calmez-vous, Président!

LE PRÉSIDENT. Jamais. Voilà nos vrais ennemis, Baron! Ceux dont nous devons vider Paris, toute affaire cessante! Ces fantoches tous dissemblables, de couleur, de taille, d'allure! Quelle est la seule sauvegarde, la seule condition d'un monde vraiment moderne: c'est un type unique du travailleur, le même visage, les mêmes vêtements, les mêmes gestes et paroles pour chaque travailleur. Ainsi seulement le dirigeant en arrive à croire qu'un seul humain sue et travaille. Quelle facilité pour sa vue, quel repos pour sa conscience! Et voyez! Voyez, du quartier même qui est notre citadelle, qui compte dans Paris le plus grand nombre d'administrateurs et de milliardaires, surgir et s'ébrouer, à notre barbe, ces revenants de la batellerie, de la jonglerie, de la grivèlerie, ces spectres en chair et en os de la liberté de ceux qui ne savent pas les chansons à les chanter, des orateurs à être sourds-muets, des pantalons à être percés aux fesses, des fleurs à être fleurs, des timbres de salle à manger à surgir des poitrines! Notre pouvoir expire là où subsiste la pauvreté joyeuse, la domesticité méprisante et frondeuse, la folie respectée et adulée. Car voyez cette folle! Le garçon l'installe avec des grâces de pied, et sans qu'elle ait à consommer, au meilleur point de la terrasse. Et la fleuriste lui offre gratis un iris géant qu'elle passe aux trous de son corsage... Et Irma galope!... Je pense au scandale que je provoquerais, tout président que je puisse être, si moi j'enfilais dans ma boutonnière un glaïeul et m'avisais de crier à pleine voix sur cette place respectable et devant ce symbole officiel de l'amitié franco-belge: Mes os et mon gésier, Irma!

*Il a crié. Des autres tables, on le regarde avec réprobation.*

LE COULISSIER. Calmez-vous, Président, et faites-moi confiance. J'élimine cette vermine en deux jours.

LE PROSPECTEUR. Voici mon plan.

LE PRÉSIDENT. Parlez bas. Elle nous regarde...

LE PROSPECTEUR. Vous savez ce qu'est une bombe, Président?

LE PRÉSIDENT. On m'a dit que cela explose.

LE PROSPECTEUR. Vous savez qui habite ce pavillon, au coin du quai?

LE PRÉSIDENT. Je n'ai pas cet avantage.

LE PROSPECTEUR. Mon adversaire. Mon seul adversaire. L'ingénieur qui depuis vingt ans refuse tout permis de prospection pour Paris et sa banlieue. Le seul personnage que j'aie trouvé en ce bas monde insensible à nos arguments.

LE PRÉSIDENT. Nous sommes tout oreilles! Seigneur, que veut encore celui-là!

*Un petit vieux se faufile entre les tables, pommadé, ganté, pochette au vent.*

LE PETIT VIEUX. Votre santé seulement, Monsieur, ou plutôt la santé de vos pieds. Mais quand le pied va, tout va. Officier de santé Jadin, retraité de la marine. Spécialiste au Gabon de l'arrachage des tiques. Aujourd'hui de l'ablation des cors et durillons. Martial en cas d'urgence vous donnera mon adresse. Pour opération immédiate, je suis là, à cette table. J'y suis toute la journée. Et cette vésicule, Martial, elle va?

LE GARÇON. Toujours pleine de cailloux, Docteur. On les entend sonner.

L'OFFICIER DE SANTÉ JADIN. Crepitus crotalis. Le bruit du crotale. C'est bien le diagnostic.

LE GARÇON. Un pernod?

L'OFFICIER DE SANTÉ JADIN. Mon pernod. Mes pernods. *Il aperçoit la comtesse. Il lui crie: Salut, Comtesse! Et ce rein gauche, un peu moins flottant? Signe négatif de la comtesse. Fluctuat nec mergitur. N'ayez aucune crainte.*

LE PRÉSIDENT. C'est à devenir fou! Allons ailleurs!

LE PROSPECTEUR. Non. C'est d'ici que nous allons avoir notre spectacle. Il va être midi, n'est-ce pas?

LE PRÉSIDENT. Dans cinq minutes.

LE PROSPECTEUR. Dans cinq minutes, le pavillon de notre ennemi l'ingénieur va sauter. Un jeune garçon, qui n'a rien à me refuser, y dépose une légère charge de dynamite.

LE BARON. Ciel! Je vois que vous aimez les solutions modernes, dans la prospection!

LE PRÉSIDENT. Erreur! Celle-là est chez nous courante, mais légendaire! Pour ravir un trésor, il a toujours fallu tuer le dragon qui le

garde.

LE PROSPECTEUR. Dans notre ordre d'affaires, Baron, nous rendons aux gens honnêtes l'hommage qui leur revient, en faisant de l'honnêteté un péril de vie aussi grand que le crime. C'est aussi un axiome de la prospection, qu'auprès du pétrole un cadavre n'a jamais senti.

LE BARON. L'explosion de là-bas ne peut nous atteindre?

LE PROSPECTEUR. N'ayez aucune crainte. Mais retournez-vous! On nous surveille. Et feignons d'être plongés dans nos débats. Nous vous écoutons, Monsieur le Démarcheur. Vous ne pouvez d'ailleurs être en reste avec nous...

LE COULISSIER. Je m'appelle Georges Chopin. Aucune parenté avec le musicien. Mais je lui dois mon surnom. Sans lui, il ne m'aurait pas été donné d'entendre toute ma vie sur mon passage des phrases de ce genre: le pianiste nous a vendus, ou bien: le pianiste en a pour deux ans, ou bien: tirez sur le pianiste. Fils d'une mère pauvre mais malhonnête qui assurait, rue Tiquetonne, le rachat des bons du Mont-de-Piété, j'ai voué ma vie à cette femme. C'est pour lui offrir un corset sur mesure, car elle est obèse et déviée, que j'ai, à quinze ans, négligé de porter au commissaire un portefeuille trouvé à terre. C'est pour lui offrir une tabatière en or, car elle chique, que j'ai posé à dix-huit ans pour le cinéma spécial. C'est pour l'installer à Colombes, à cause de son asthme, que j'ai pendant sept ans, pour le compte d'un huissier de Charonne, assuré l'expulsion de locataires insolvable. Opération au début délicate, avec les femmes qui pleurent, les enfants qui crient, les fillettes qui veulent garder un meuble et s'y cramponnent. L'idée de ma mère me soutenait. J'y devins un maître dans l'art d'ouvrir de petits bras. Ma réputation bientôt fut telle qu'un courtier en grains me manda à Buenos-Aires pour expulser trois cents familles italiennes d'un bloc qu'aucune police n'avait pu libérer. Le 17 avril approchait et ma mère désirait une émeraude, une émeraude d'homme, car ses doigts plutôt boudinent. En huit jours, le bloc était vide de ses habitants, mais avec tous ses meubles, trois cents poupées y comprises. J'avais entre temps dans la ville, à propos d'une famine en Orient, reçu quelques notions du courtage et du séquestrage des blés et assuré ma vocation définitive. Ma mère vit encore; l'abus des graisses et de la bénédictine lui enlève quelque peu de conscience, mais tous les 17 avril elle me reconnaît et me tend pour un nouveau cadeau sa main surchargée de bracelets et de bagues que j'espère n'avoir à lui arracher, mère chérie, que dans un jour encore lointain... J'ai fini... Vous voyez que ce sera pour moi jeu d'enfant de débarrasser Chaillot de cette horde.



LE PROSPECTEUR. Parfait. Midi sonne... Mon Dieu, qu'arrive-t-il? *Le sauveteur du pont de l'Alma entre portant un corps. C'est Pierre! Que s'est-il passé?... Vous, qu'apportez-vous là?*

LE SAUVETEUR. Un noyé. Mon premier noyé. Je suis le nouveau sauveteur du pont de l'Alma!

LE GARÇON. Il a plutôt l'air d'un assommé. Ses vêtements sont secs.

LE SAUVETEUR. Assommé aussi est exact. Il enjambait le parapet. Je l'ai assommé pour qu'il ne se débâte pas. Nos prescriptions sont formelles. Assommer le noyé pour qu'il ne nous entraîne pas dans l'eau.

LE GARÇON. Mais puisqu'il était sur la terre ferme...

LE SAUVETEUR. C'est mon premier sauvé, Monsieur. J'ai pris mon service ce matin...

LE PROSPECTEUR. Le jeune idiot va nous dénoncer! Où diable a-t-il mis la poudre?...

LE PRÉSIDENT. Il faut à tout prix éviter un scandale, ou c'est notre Union qui saute.

*Le sauveteur souffle dans la gorge du jeune homme, et opère des tractions rythmiques.*

LE PROSPECTEUR, *qui s'approche*. Que faites-vous là?

LE SAUVETEUR. Je manœuvre son thorax. J'insuffle mon air dans son pharynx. Secours aux noyés...

LE PROSPECTEUR. Puisqu'il n'est pas noyé.

LE SAUVETEUR. Il se croit noyé.

LE PROSPECTEUR. Il se croit noyé. Mais c'est un noyé de terre. Vos recettes pour noyé d'eau n'y peuvent rien...

LE COULISSIER. Bravo, Prospecteur! J'ai compris. C'est un demeuré. N'hésitons pas!

LE SAUVETEUR. Mais comment les rendre efficaces?

LE PROSPECTEUR. Rejetez-le dans la Seine. Attendez qu'il soit vraiment noyé. Elles prendront toute leur force.

LE SAUVETEUR. En effet. C'est logique...

LE PROSPECTEUR. Rejetez-le du point exact d'où il enjambait. C'est là que le fleuve a son remous. Et ne plongez qu'une minute après! Vous ne

voulez pas, je pense, le sauver sans mérite?

LE SAUVETEUR. Au péril de ma vie! Il est si sympathique. Mais je vous dois un aveu: je ne sais pas nager.

LE PRÉSIDENT. Vous apprendrez en plongeant. Saviez-vous respirer quand vous êtes venu au monde?

LE SAUVETEUR. Evidemment non! Allons-y!...

L'OFFICIER DE SANTÉ JADIN. Pardon, Messieurs! Pardon, si j'interviens dans l'incident! Mais c'est mon devoir professionnel de vous signaler que la respiration intra-utérine n'est plus contestée par personne, et que, le jour de sa naissance, Monsieur le Sauveteur savait déjà, non seulement aspirer et expirer, mais tousser et hoqueter.

LE PRÉSIDENT. Que veut cet imbécile?

LE SAUVETEUR. Je risque donc de me noyer?

L'OFFICIER DE SANTÉ JADIN. Je n'ai jamais entendu parler de natation intra-utérine. Vous allez couler à pic, comme un plomb!

LE PRÉSIDENT. Qui vous demande votre avis? Vous nous cassez la tête avec vos ragots de clinique.

LE SAUVETEUR. Pardon! Pardon! Messieurs! Ces ragots m'intéressent au plus haut point. Nous autres sauveteurs avons aussi dans nos attributions les soins aux accouchées de la rue, et tout ce que le professeur pourra m'apprendre en ce domaine est pour le quartier et pour mon avenir d'importance vitale.

LE PRÉSIDENT. Ils sont insanes!

L'OFFICIER DE SANTÉ JADIN. Tout à vos ordres.

LE PRÉSIDENT. Sauveteur!

LE SAUVETEUR. Est-il vrai, Monsieur le Professeur, qu'il faille distribuer la coiffe de l'enfant né coiffé à toutes les personnes qui ont vu la naissance?

LE PRÉSIDENT. Comment les faire taire, Démarcheur?

L'OFFICIER DE SANTÉ JADIN. Exact. Sinon la nourrice meurt dans l'année! Toutes ces superstitions populaires se fondent sur la vérité cosmique. Pour les abeilles par exemple, rien n'est plus exact que l'essaim dépérit si l'on oublie de mettre un crêpe à la ruche dont le propriétaire est mort.

LE COULISSIER. Sauveteur, si vous ne venez à l'instant...

LE SAUVETEUR. Une minute! Je ne crois pas avoir les abeilles dans mes attributions... Mais est-il vrai que, par une anomalie étrange, ce soit le jumeau venu au monde le premier qui soit le moins vieux et qui n'hérite pas?

L'OFFICIER DE SANTÉ JADIN. Exact aussi. Si les naissances des jumeaux ont eu lieu à cheval sur la nuit de la Saint-Sylvestre, le jumeau le plus vieux a même une année de moins que son cadet. Il fait son service militaire une année plus tard. C'est pour ce contrôle que les reines doivent accoucher devant témoins. Pour en revenir aux abeilles, je vous signale que ceux qui contestent les propriétés antiarthritiques de leur aiguillon sont des misérables à la solde des entreprises de droguiste.

LE SAUVETEUR. Passionnant! Ah! mystères de la naissance, si proches et si éloignés à la fois des mystères du sauvetage!

L'OFFICIER DE SANTÉ JADIN. L'abeille meurt de sa piqûre. Les droguistes s'engraissent de leur drogue. Je vous laisse juger l'un et l'autre.

LE PROSPECTEUR. Nous sommes tombés chez les fous, nous n'en sortirons pas, et cette vieille nous observe étrangement. La police va s'en mêler. Voyez! Les gens s'assemblent. Disparaissez, Président. Je reste aux aguets, et viendrai me saisir du jeune traître dès que la voie sera libre...

*Ils disparaissent.*

LE SAUVETEUR. Et j'en arrive à la question qui m'obsède depuis mon jeune âge, Monsieur le Professeur, car, quoi qu'il en paraisse et malgré mes quarante-six ans, je n'ai point encore sacrifié à Vénus! Est-il vrai...

LE BARON. Monsieur le Sauveteur! Monsieur le Sauveteur!

LE SAUVETEUR. Qu'y a-t-il?

LE BARON. Deux dames crient au secours, sur le trottoir de l'avenue Wilson!

LE SAUVETEUR. Deux dames! A la fois! Debout ou étendues? Des bourgeoises ou des reines?

LE BARON. Impossible de distinguer... Vite!

LE SAUVETEUR. Venez avec moi, Monsieur le Professeur, je vous en conjure! J'arrive, Messieurs, je veux dire Mesdames, j'arrive!

*Le sauveteur et l'officier de santé s'éloignent en courant. Le prospecteur qui s'avavançait est écarté par Irma qui s'est rapprochée du jeune homme évanoui et a pris ses mains.*

IRMA. Comme il est beau! Est-il mort, Martial?

LE GARÇON. Mettez ce miroir devant sa bouche... S'il y a de la buée, il vit.

IRMA. Il y a de la buée.

LE GARÇON. C'est qu'il va revenir à lui... Mon miroir, s'il vous plaît.

IRMA. Une minute...

*Elle essuie la buée, se regarde, se fait belle. Le prospecteur a de nouveau tenté de s'approcher. L'œil de vautour de la Folle l'a fait partir.*

IRMA. Oh! il ouvre les yeux!

*Pierre a ouvert les yeux et contemple avec étonnement Irma qui lui tient les mains. Il les referme aussitôt, épuisé. La Folle s'est levée et est venue s'asseoir à la place d'Irma appelée à l'office. Elle a pris, comme Irma, les mains de Pierre.*

*Pierre soudain se redresse, mais au lieu de la jeune fille que cherche son regard, il voit la Folle de Chaillot décorée de son iris géant.*

LA FOLLE. Vous regardez l'iris? Il est beau, n'est-ce pas?

PIERRE, *épuisé*. Très beau.

LA FOLLE. Le sergent de ville a daigné me dire qu'il m'allait. Mais je n'ai pas confiance en son jugement. La fleuriste m'avait donné hier un arum. Il a prétendu qu'il m'allait mal.

PIERRE. L'iris vous va.

LA FOLLE. Je vais lui dire votre opinion. Il sera tout fier! Sergent de ville!...

PIERRE. N'appellez pas le sergent de ville!

LA FOLLE. Si! Si! Je l'ai rabroué avec l'arum, je dois le rassurer avec l'iris.

PIERRE. Laissez-moi partir, Madame.

*Elle le retient.*

LA FOLLE. Restez étendu... Sergent de ville!

*Il se débat.*

PIERRE. Laissez-moi partir!

LA FOLLE. Sûrement pas. Quand on laisse partir quelqu'un, on ne le revoit jamais. J'ai laissé partir Charlotte Mazamet. Je ne l'ai jamais revue.

PIERRE. Je suis sans forces!

LA FOLLE. J'ai laissé partir Adolphe Bertaut. Je le tenais pourtant bien. Je ne l'ai jamais revu.

PIERRE. Mon Dieu!

LA FOLLE. Qu'une fois. Trente ans après. Au marché. Il avait bien changé, il ne m'a pas reconnue. Il m'a raflé sous le nez un melon, le seul mûr de l'année... Ah! le voici enfin!... Sergent de ville!

LE SERGENT DE VILLE. Je n'ai pas le temps, Comtesse!

LA FOLLE. C'est à propos de l'iris. Ce jeune homme vous donne raison. Il me va.

LE SERGENT DE VILLE. Il faut que je galope. Il y a un noyé dans la Seine.

LA FOLLE. Non. Il est sur mes genoux.

*Le sergent de ville aperçoit Pierre.*

LA FOLLE. Il est sur mes genoux. Vous avez tout le temps. Il n'en partira pas. Je le tiens aussi serré que j'ai mal tenu Adolphe Bertaut. Si je le lâchais, il irait se jeter dans la Seine.

PIERRE. Oh! sûrement!

LA FOLLE. Il est beaucoup plus joli qu'Adolphe Bertaut, n'est-ce pas, Sergent de ville?

LE SERGENT DE VILLE. Comment le saurais-je?

LA FOLLE. Je vous ai montré son portrait, en cycliste, avec le Cronstadt.

LE SERGENT DE VILLE. Ah oui, et avec le bec-de-lièvre?

LA FOLLE. Je vous l'ai répété cent fois: Adolphe Bertaut n'avait pas de bec-de-lièvre. C'est une tache de la photographie. Comment vous avez pu vous aboucher avec la grand'tante d'Adolphe, qui a répandu cette calomnie du bec-de-lièvre et qui est morte en 1900, voilà ce que vous aurez à m'expliquer un jour... Que faites-vous?

LE SERGENT DE VILLE. Je note le nom du noyé, son prénom, et sa date de naissance.

LA FOLLE. Que voulez-vous que cela lui fasse? Cela l'empêchera de se rejeter à l'eau, de lui dire le jour de sa naissance?

LE SERGENT DE VILLE. C'est lui qui va me le dire.

LA FOLLE. Il aura bien tort. Je ne vous dirai pas le mien... Rentrez ce carnet, et consolez-le...

LE SERGENT DE VILLE. Que je le console?

LA FOLLE. C'est aux agents de l'Etat de faire l'éloge de la vie à ceux qui veulent se tuer. Ce n'est pas à moi.

LE SERGENT DE VILLE. Que je lui fasse l'éloge de la vie?

LA FOLLE. Vous guillotinez les assassins. Vous bousculez les marchandes des quatre-saisons. Vous empêchez les enfants d'écrire sur les murs. C'est que vous voulez la vie active, que vous la trouvez digne et propre... Dites-le lui... Ce sont les fonctionnaires comme vous qui organisent la vie, c'est à eux de la défendre... Un gardien de la paix, ce n'est rien, si ce n'est pas un gardien de la vie...

LE SERGENT DE VILLE. Evidemment. Jeune noyé...

LA FOLLE. Il s'appelle Fabrice.

PIERRE. Je ne m'appelle pas du tout Fa...

LA FOLLE. Appelez-le Fabrice. Il est midi. A midi, tous les hommes s'appellent Fabrice.

LE SERGENT DE VILLE. Excepté Adolphe Bertaut.

LA FOLLE. Du temps d'Adolphe Bertaut, la mode obligeait les femmes à changer d'homme pour changer de prénom. Notre époque est moins immonde. Mais vous n'êtes pas là pour me parler d'Adolphe Bertaut... Vous êtes là pour intéresser ce jeune homme à la vie.

PIERRE. Ce sera difficile.

LE SERGENT DE VILLE. Pourquoi? La Comtesse a raison, Monsieur. Qu'est-ce que cela signifie de se jeter dans une rivière du haut d'un pont!

LA FOLLE. Cela signifie qu'on ne peut se jeter dans une rivière d'au-dessous de son niveau. Sur ce point, Fabrice est logique.

LE SERGENT DE VILLE. Je ne vois pas comment intéresser quiconque à la vie, si vous m'interrompez sans arrêt!

LA FOLLE. Je ne vous interromps plus.

LE SERGENT DE VILLE. C'est un crime contre l'Etat, Monsieur Fabrice, le suicide. Un suicidé, c'est un soldat de moins, un contribuable de moins...

LA FOLLE. Etes-vous percepteur, ou amant de la vie?

LE SERGENT DE VILLE. Amant de la vie?

LA FOLLE. Oui, qu'est-ce qui vous plaît, à vous, dans la vie, Sergent? Pour avoir choisi d'être son champion, et en uniforme, il faut bien que vous y ayez des joies, secrètes ou publiques... Dites-les lui... Et n'en rougissez pas.

LE SERGENT DE VILLE. Je n'en rougis pas. J'ai des passions. J'aime le piquet. Si cela tente ce jeune homme, mon tour de garde fini, Irma peut nous arranger un piquet, dans la salle du fond. Un piquet avec vin chaud... S'il a une heure à perdre.

LA FOLLE. Il a sa vie à perdre. C'est tout ce dont dispose la police, comme voluptés?

LE SERGENT DE VILLE. Comme voluptés? Vous pensez que Thérèse...?

PIERRE. Laissez-moi! Laissez-moi!

LA FOLLE. Vous ne gagnez pas votre argent, Sergent de ville. Je défie un jeune homme résolu à se tuer d'y renoncer en vous écoutant.

LE SERGENT DE VILLE. Peut-être ferez-vous mieux.

LA FOLLE. Sûrement... Ce ne peut être un vrai désespéré, un jeune homme amoureux d'une jeune fille qui lui a tenu les mains, et qui l'aime...

PIERRE. Ce n'est pas vrai! Comment m'aimerait-elle?

LA FOLLE. Elle vous aime. On peut s'aimer pour s'être tenu les mains. Vous avez connu la nièce du maréchal Canrobert?

LE SERGENT DE VILLE. Comment l'aurait-il connue!

LA FOLLE. Il peut très bien l'avoir connue. Tous les gens qui vivaient autour d'elle l'ont connue. Tous ceux qui habitaient sa maison, tous ceux qui

allaient à la messe avec elle, tous ses amis et ses domestiques l'ont connue. Pour ne pas la connaître, il fallait vraiment l'éviter... Non, Fabrice, restez.

PIERRE. Je veux me tuer!

LE SERGENT DE VILLE. Vous voyez. Vous ne le rattacherez pas plus à la vie que je ne l'ai fait.

LA FOLLE. Parions. Parions un de vos boutons d'uniforme. J'en ai besoin pour ma bottine. Je devine pourquoi vous vous êtes jeté à l'eau, Fabrice.

PIERRE. Sûrement pas.

LA FOLLE. Parce que ce prospecteur vous a demandé de commettre un crime.

PIERRE. Comment le savez-vous?

LA FOLLE. Il m'a volé mon boa et vous a demandé de me tuer.

PIERRE. Je vous assure que non.

LA FOLLE. Il n'est pas le premier, mais on ne me tue pas comme cela. Pour deux raisons. D'abord parce que ce sont ceux qui entrent chez moi qui sont tués. S'ils entrent sous la forme humaine, un trébuchet les assomme. S'ils entrent sous la forme de souris, j'ai un piège infailible, au lard... Ensuite...

UN SERGENT DE VILLE, *qui passe, au sergent de ville qui s'est assis et auquel le garçon a servi un bock.* Je fais ta relève. Ne te dérange pas.

LE SERGENT DE VILLE. Oui, je sauve un noyé.

LA FOLLE. Ensuite je n'ai pas envie de mourir.

PIERRE. Vous avez bien de la chance...

LA FOLLE. Tous les vivants ont de la chance, Fabrice... Evidemment, au réveil, ce n'est pas toujours gai. En choisissant dans le coffret hindou vos cheveux du jour, en prenant votre dentier dans la seule coupe qui vous soit restée du service après le déménagement de la rue de la Bienfaisance, vous pouvez évidemment vous sentir un peu dépaysée en ce bas monde, surtout si vous venez de rêver que vous étiez petite fille et que vous alliez à âne cueillir des framboises. Mais pour que vous vous sentiez appelée par la vie, il suffit que vous trouviez dans votre courrier une lettre avec le programme de la journée. Vous l'écrivez vous-même la veille, c'est le plus raisonnable. Voici mes consignes de ce matin: reprendre les jupons avec du fil rouge,



repasser les plumes d'autruche au petit fer, écrire la fameuse lettre en retard, la lettre à ma grand'mère... etc... etc... Et quand vous vous êtes lavé le visage à l'eau de roses, en le séchant, non pas à cette poudre de riz qui ne nourrit pas la peau, mais avec une croûte d'amidon pur, quand vous avez pour le contrôle mis tous vos bijoux, toutes vos broches, les boutons miniatures des favorites y compris, et les boucles d'oreilles persanes avec leurs pendentifs, bref quand votre toilette du petit déjeuner est faite, et que vous vous regardez non pas dans la glace, elle est fausse, mais dans le dessous du gong en cuivre qui a appartenu à l'amiral Courbet, alors, Fabrice, vous êtes parée, vous êtes forte, vous pouvez repartir...

*Le jeune homme s'est levé sur son coude et s'est mis à écouter avidement.*

PIERRE. O Madame! O Madame!

LA FOLLE. Tout ensuite n'est plus que joie, que facilité. La lecture du journal, d'abord. Du même journal naturellement. Vous pensez bien que je ne vais pas lire ces feuilles du jour qui répandent le mensonge et le vulgaire. Je lis le *Gaulois*. Et je ne vais pas me gêner la vie avec leurs actualités. Je lis toujours le même numéro. Celui du 7 octobre 1896. C'est de beaucoup le meilleur. L'article sur les hommes de la comtesse Diane y est au complet... Avec le post-scriptum sur la taille à la Bressant! Et il annonce en dernière heure la mort de Léonide Leblanc. Elle habitait ma rue. Pauvre femme! Chaque matin, j'en ai un sursaut... Mais je ne vous le prêterai pas. Il est en loques.

LE SERGENT DE VILLE. C'est dans ce numéro que monsieur de Barthélémy raconte son combat avec la tigresse?

LA FOLLE. Evidemment!

LE SERGENT DE VILLE. Une tigresse et un marquis, à bras-le-corps, dans les poivriers!

LA FOLLE. Puis, vos sels Karsen une fois pris, non pas dans l'eau, c'est l'eau, quoi qu'ils en disent, qui donne l'aérophagie, mais dans du pain d'épices, sous le soleil et la pluie Chaillot vous appelle, et vous n'avez plus qu'à vous mettre à votre toilette de promenade. Elle est plus longue évidemment. On ne s'en tire pas en une heure, sans femme de chambre, avec un corset, un cache-corset et un pantalon-vareuse qui se lacent ou se boutonnent par derrière. J'ai été chez les sœurs Callot pour qu'elles m'y adaptent des fermetures éclair. Elles ont été polies, mais elles n'ont pas voulu: cela enlevait le style.

*Le garçon s'est approché.*

LE GARÇON. Je connais un petit maroquinier...

LA FOLLE. Chacun ses fournisseurs, Martial. D'ailleurs je m'en sors très bien, je les lace par devant et les fais glisser par derrière. Il ne me reste plus qu'à tirer au sort entre mes faces-à-main, qu'à chercher, vainement d'ailleurs, le boa que votre prospecteur m'a volé—je suis sûre que c'est lui, il n'a pas supporté mon regard—et à attacher à l'intérieur par ses baleines l'ombrelle blanche, car elle n'a plus de déclic depuis que j'ai tapé sur ce chat qui guettait un pigeon... J'ai bien gagné ma journée, ce jour-là. La vue de la chapelle expiatoire est tombée du manche en os et s'est perdue...

*Irma et la plupart des comparses sont arrivés et écoutent.*

IRMA. Pourquoi ne voulez-vous pas de cet œil de chevreuil qu'un Mexicain m'a donné? C'est juste la grandeur du trou et cela porte bonheur.

LA FOLLE. Merci, Irma. On dit que ces yeux se mettent parfois à revivre et à pleurer. J'aurais trop peur.

LE CHIFFONNIER. J'ai trouvé une petite vue de Buda-Pest en ivoire. Si elle vous convenait, on voit Buda comme si l'on y était.

PIERRE. Continuez, continuez, Madame! Je vous en supplie!

LA FOLLE. Ah! cela vous intéresse, la vie?

PIERRE. Continuez! Que c'est beau!

LA FOLLE. Vous voyez que c'est beau! Ensuite les bagues. Ma topaze, si je vais à confesse. J'ai tort d'ailleurs. On ne peut imaginer les éclairs de la topaze dans le confessionnal. Vous venez encore vous confesser avec l'œil du diable, me dit l'abbé Bridet. Il rit, mais il me renvoie au bout d'une minute. Il n'a jamais voulu m'écouter jusqu'au bout. C'est peut-être parce que je commence par mes péchés d'enfant. En tout cas, je sors absoute de mon premier mensonge, de ma première gourmandise, mais tous mes autres péchés, hélas, me restent pour compte... Ce n'est vraiment pas sérieux... Qu'est-ce qu'il raconte, celui-là?

*Le sourd-muet fait une mimique.*

IRMA. Il dit qu'il connaît un curé...

LA FOLLE. Qu'il garde son curé pour lui! Je ne vais pas aller me confesser par les mains, surtout avec ma topaze.

PIERRE. Parlez, parlez, Madame. Je ne me tuerai plus! Que faites-vous ensuite?

LA FOLLE. Ma promenade, Fabrice. Je vais surveiller où en sont les mauvaises gens de Chaillot. Ceux qui plissent les lèvres, ceux qui donnent à la dérobée des coups de pieds dans les maisons, les ennemis des arbres, les ennemis des animaux. Je les vois qui entrent, pour donner le change, à l'établissement de bains, chez l'orthopédiste, le coiffeur. Mais ils en sortent sales, boiteux, avec de fausses barbes. En fait, ils hésitent sur les moyens de tuer le platane du musée Galliera ou de jeter une boule empoisonnée au chien du boucher de la rue Bizet. Je cite ces deux protégés-là, je les ai vus tout petits. Pour que ces bandits perdent tout pouvoir, il faut que je passe à leur hauteur, par la gauche. C'est dur, le crime marche vite, mais j'ai l'enjambée large. N'est-ce pas, mes amis? Jamais le platane n'a donné plus de cosses et de duvet! Jamais le chien du boucher de la rue Bizet ne s'est promené plus allègre!

LE SERGENT DE VILLE. Et sans collier. Je l'aurai un de ces jours...

LE JONGLEUR. La crapule va même voler chez le boucher de la rue Hyacinthe.

IRMA. Il n'y a que le lévrier de la duchesse de La Rochefoucauld qui maigrit.

LA FOLLE. Cela, c'est autre chose. La duchesse l'a acheté à un vendeur qui ne savait pas son vrai nom. Tout chien, sans son vrai nom, maigrit...

LE CHIFFONNIER. Je peux lui envoyer un sidi. Ils savent tout sur les chiens arabes.

LA FOLLE. Envoyez-le lui... Bonne idée. Elle reçoit le mardi de cinq à sept... Voilà ce qu'est la vie, Fabrice. Elle vous tente, maintenant?

PIERRE. Elle est merveilleuse, Madame!

LA FOLLE. Mon bouton, Sergent de ville. Et je ne vous parle que du matin. L'après-midi, le vrai jeu commence...

PIERRE. Mon Dieu, les voilà!

*Tous se dispersent. Le prospecteur s'est rapproché.*

LE PROSPECTEUR. Je viens vous chercher, Pierre.

PIERRE. Je suis bien ici.

LE PROSPECTEUR. Je ne vous demande pas votre avis. Venez.

PIERRE. Bon. Je viens. Voulez-vous me lâcher la main, je vous prie?

LA FOLLE. Non.

PIERRE. Lâchez-moi, Madame!

LA FOLLE. Non.

LE PROSPECTEUR. Vous allez me faire le plaisir de lâcher la main de Monsieur!

LA FOLLE. De ma vie je ne vous ferai aucun plaisir.

LE PROSPECTEUR. On vous obligera donc à la lâcher.

*Il veut prendre la main de la Folle. Elle lui assène un pyrogène sur la tête.*

PIERRE. Madame...

LA FOLLE. Vous, ne bougez pas! Cet intrus veut que je lâche votre main. C'est à lui de l'obtenir. Je garde votre main parce que j'aurai besoin de votre bras tout à l'heure, pour me ramener à la maison. Je suis très peureuse...

*Elle frappe l'homme, qui insiste, avec son timbre. Irma paraît, et prend l'autre main de Pierre. Le prospecteur redouble d'efforts. La Folle siffle. Le chasseur survient. Et le sergent de ville. Et le chiffonnier. Et le sourd-muet.*

LE PROSPECTEUR. Sergent de ville!

LE SERGENT DE VILLE. Que voulez-vous?

LE PROSPECTEUR. Dites à cette femme de lâcher la main de ce jeune homme!

LE SERGENT DE VILLE. Puis-je savoir pourquoi?

LE PROSPECTEUR. Il n'est pas de raison pour qu'elle ne lâche pas la main d'un jeune homme qu'elle ne connaît pas...

IRMA. Qu'elle ne connaît pas! Et si c'est son fils qu'elle vient de retrouver, qu'on lui a ravi au berceau?

LE CHIFFONNIER. Son fils ou son frère. Madame n'est pas si vieille.

LA FOLLE. Merci.

LE CHIFFONNIER. Son fils ou son oncle. Je connais une famille où la nièce a trente ans et l'oncle deux.

LA FOLLE. Cela va, cela va, Chiffonnier. Ce n'est pas mon grand-père.

LE PROSPECTEUR. Une dernière fois, Sergent de ville: faites lâcher Madame, ou je porte plainte.

*Le sourd-muet mime.*

IRMA. Et le sourd-muet a raison. Si elle a lu dans la main du jeune homme qu'un danger de mort par strangulation le menaçait s'il quittait de midi à deux heures la place de l'Alma?

LE PROSPECTEUR. Je suis obligé de prendre votre numéro, Sergent.

LA FOLLE. Prenez-le. C'est le 2133. En additionnant les chiffres, vous avez neuf. Cela vous portera bonheur.

LE SERGENT DE VILLE. D'ailleurs, que voulez-vous que je fasse pour faire lâcher Madame? Que je la chatouille?

LA FOLLE. Essayez, mon ami!

LE SERGENT DE VILLE. Je plaisante, Comtesse. Vous tenez ce jeune homme parce que vous le voulez, n'est-ce pas? Et il est assez grand pour partir s'il veut partir?

LA FOLLE. J'ai même toutes les raisons de le tenir. Je le tiens parce que je ne veux pas que ce monsieur l'emmène. Je le tiens parce que c'est agréable de le tenir. C'est le premier homme que je tiens, j'en profite. Je le tiens parce que c'est la seule fois depuis bien des jours, sans doute, où il se sente en liberté...

LE PROSPECTEUR. Pierre, venez, ou gare!

PIERRE. Laissez-moi partir, Madame.

LA FOLLE. Je le tiens parce que c'est Irma qui le tient par ma main.

IRMA. Oh! Comtesse!

*Pierre se laisse retomber.*

LE SERGENT DE VILLE. Vous, circulez! Elle ne vous tient pas. Vous pouvez partir.

LE PROSPECTEUR. A ce soir, Pierre. Vous savez où. Nous réglerons les comptes. Si vous n'êtes pas là, à huit heures... la lettre part.

*Il s'en va. Les autres s'écartent.*

PIERRE. Merci, Madame...

LA FOLLE. Il vous font chanter, n'est-ce pas? Vous avez tué quelqu'un?

PIERRE. Jamais.

LA FOLLE. Même pas l'un d'eux? C'est bien dommage! La prochaine fois, n'hésitez pas... Vous avez volé?

PIERRE. Non. Je vous assure.

LA FOLLE. Si c'était des actions du Bas-Amazone, vous auriez rudement bien fait. C'eût été voler des voleurs. Ils m'ont forcée à en acheter deux à 1.000 que j'ai revendues à 33. Vous avez servi des messes noires?

PIERRE. J'ai signé un chèque sans provision. Depuis ils ne me lâchent plus.

LA FOLLE. Que font-ils, ces bandits? Ils parlent de détruire Chaillot, si j'ai bien entendu?

PIERRE. De fond en comble. Et tout Paris. Ils ont un plan de prospection qui ne laisse rien de la ville. Ils veulent tout sonder, tout fouiller. Leurs foreuses sont prêtes.

LA FOLLE. Que cherchent-ils? Ils ont perdu quelque chose?

PIERRE. Ils cherchent du pétrole.

*Tous les comparses se sont à nouveau réunis.*

LA FOLLE. Curieux! Qu'est-ce qu'ils veulent en faire?

PIERRE. Ce qu'on fait avec du pétrole. De la misère. De la guerre. De la laideur. Un monde misérable.

LE CHIFFONNIER. Exactement. Le contraire de ce que l'on fait avec du suif.

LA FOLLE. Laissez-les donc tranquilles. Le monde est beau et heureux. C'est Dieu qui l'a voulu. Nul homme n'y pourra rien.

LE GARÇON. Ah! Madame!

LA FOLLE. Qu'avez-vous à protester, Martial?

LE GARÇON. Faut-il le lui dire, mes amis?

LA FOLLE. Qu'est-ce que vous me cachez?

LE CHIFFONNIER. C'est vous qui vous le cachez, Comtesse. Ce n'est pas nous.

LE GARÇON. Vas-y, Chiffonnier. Tu as fait le camelot! Tu sais parler! Explique!

TOUS. Oui, parle!

LA FOLLE. Vous me faites peur, mes amis! Je vous écoute, Chiffonnier.

LE CHIFFONNIER. Comtesse, autrefois les chiffons étaient plus beaux que les coupons, l'homme donnait de l'honneur à ce qu'il déformait. J'en ai revendu à la haute couture. Je ne parle pas des fourchettes en argent. Pas une semaine où je n'en trouvais avec les coquilles d'huîtres. Pour un cadeau de mariage, je n'avais qu'à acheter l'écrin. Et pour pas cher. Je vous donnerai l'adresse. Maintenant les objets ne laissent plus dans les poubelles que leurs excréments, comme les personnes...

LA FOLLE. Où voulez-vous en venir?

LE CHIFFONNIER. Des excréments qui puent, Comtesse. Autrefois tout ce que l'homme jetait sentait bon. Ce que vous appeliez mauvaise odeur dans une poubelle, c'est qu'elle les avait toutes à la fois: sardine, eau de Cologne, iodoforme, chrysanthème! Cela vous brouillait. Mais nous, les chiffonniers, nous ne nous y trompions pas. L'hiver, par temps de neige, quand nous plongions le nez dans ce petit brouillard qui en montait...

LA FOLLE. Je vous demande: où voulez-vous en venir?

LE CHANTEUR. Dis-le, Chiffonnier, ou je le chante!

LE CHIFFONNIER. A ceci, Comtesse... Tant pis! Je lâche le morceau! A ceci: le monde file un mauvais coton.

LA FOLLE. Quelle est cette histoire?

LE CHIFFONNIER. Il y a une invasion, Comtesse. Le monde n'est plus beau, le monde n'est plus heureux, à cause de l'invasion.

LA FOLLE. Quelle invasion?

LE CHIFFONNIER. Vous, vous vivez dans un rêve. Quand vous avez décidé le matin que les hommes seraient beaux, les deux fesses que votre concierge porte au visage deviennent de petites joues à baiser. Nous, ce pouvoir nous manque. Depuis dix ans nous les voyons débouler, de plus en plus laids, de plus en plus méchants.

LA FOLLE. Vous parlez de ces quatre hommes, qui noyaient Fabrice?

LE CHIFFONNIER. Ah! s'ils n'étaient que quatre! C'est une invasion, Comtesse. Autrefois, quand vous circuliez dans Paris, les gens que vous rencontriez étaient comme vous, c'était vous. Ils étaient mieux vêtus ou plus sales, contents ou en colère, pingres ou généreux, mais comme vous. Vous

étiez soldat, l'autre était colonel. C'était tout, c'était de l'égalité. Mais voilà dix ans, un jour, dans la rue, le cœur m'a tourné. Entre les passants, je voyais un homme qui n'avait rien de commun avec les habitués, trapu, bedonnant, l'œil droit crâneur, l'œil gauche inquiet, une autre race. Il marchait bien au large, mais d'une drôle de façon, menaçant et pas à l'aise, comme s'il avait tué un de mes habitués pour prendre sa place. Il l'avait bien tué. C'était le premier. L'invasion commençait. Depuis, pas de jour qu'un de mes anciens ne disparaisse et qu'un de ces nouveaux ne le remplace.

LA FOLLE. Comment sont-ils?

LE CHIFFONNIER. Ils sont tête nue dehors et dedans chapeau sur la tête. Ils parlent du coin des lèvres. Ils ne courent pas, ils ne se pressent pas. Vous n'en verrez jamais un suer. Ils tapent leur cigarette contre leur porte-cigarettes quand ils vont fumer. Un bruit de tonnerre. Ils ont des plis et des poches d'yeux que nous n'avons pas. On dirait qu'ils ont d'autres péchés capitaux que les nôtres. Ils ont nos femmes, mais en plus riche et plus courant. Ils ont acheté les mannequins des vitrines, fourrures y compris, et leur ont fait donner la vie, avec un supplément. C'est leurs épouses.

LA FOLLE. Qu'est-ce qu'ils font?

LE CHIFFONNIER. Ils n'ont aucun métier. Quand ils se rencontrent, ils chuchotent et se passent des billets de cinq mille. On les trouve près de la Bourse, mais ils ne crient pas, près des îlots de maisons qu'on va démolir, mais ils ne travaillent pas, près des tas de choux aux Halles, mais ils n'y touchent pas, devant les cinémas, mais ils regardent la queue, ils n'entrent pas. Autrefois les denrées, les pièces de théâtre avaient l'air de se vendre elles-mêmes, de se présenter elles-mêmes. Maintenant tout ce qui se mange, tout ce qui se voit, tout ce qui s'entreprend, et le vin, et le spectacle, on dirait qu'ils ont un mec, qui les met sur le trottoir, et les surveille, sans rien faire. C'est eux, ma pauvre Comtesse. C'est leur mec.

LA FOLLE. Alors?

LE CHIFFONNIER. Alors le monde est plein de mecs. Ils mènent tout, ils gâtent tout. Voyez les commerçants. Ils ne vous sourient plus. Ils n'ont d'attention que pour eux. Le boucher dépend du mec du veau, le garagiste du mec de l'essence, le fruitier du mec des légumes. On ne peut imaginer jusqu'où va le vice. Le légume et le poisson sont en cartes. Je suis sûr qu'il y a un mec des salsifis, un mec du maquereau. Demandez à Martial. Il les connaît. Il y a un mec de chaque consommation. Aussi tout renchérit, Comtesse. Vous buvez votre vin blanc-cassis. Sur vos vingt sous, deux pour le mec vin blanc, deux pour le mec cassis. J'en viens à préférer les vrais



mecs, Comtesse. Ceux-là, je leur serre la main. Ceux-là ont du risque, et d'ailleurs c'est régulier. Il y a des femmes qui sont aussi folles de leur mec que le veau se fout du sien. Pardon, Irma...

LE CHANTEUR. Si tu laissais Irma, fripouille...

LE CHIFFONNIER. Voilà. J'ai dit. La Comtesse sait tout. L'époque des esclaves arrive. Nous sommes là les derniers libres. Mais ça ne tardera guère. Vous avez vu leurs quatre gueules aujourd'hui. Le chanteur va avoir à traiter avec le mec de la chanson, et moi avec le mec de la poubelle. Ou c'est la fin.

LA FOLLE. C'est vrai ce que raconte le chiffonnier, Fabrice?

PIERRE. Pire encore, Madame.

LA FOLLE. Tu savais cela, Irma?

IRMA. Par le chasseur, oui, Comtesse. Il faut se méfier de tout le monde, même des paroles. Il ne prend plus de paris au téléphone.

LE JONGLEUR. L'air lui-même n'est plus comme autrefois, Comtesse. Si je les lance un peu haut, mes flambeaux s'y éteignent. Ou c'est l'essence.

LE CHIFFONNIER. Il y a un mec de l'oxygène.

LE JONGLEUR. Les pigeons vont à pied.

LA FOLLE. Ce sont des imbéciles, et vous aussi. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue, Irma?

IRMA. Qu'y pouviez-vous?

LA FOLLE. C'est ce qu'on va voir, et ce soir même. Qu'avez-vous, tous, à lamenter, au lieu d'agir. Vous pouvez tolérer cela, un monde où l'on ne soit pas heureux, du lever au coucher! Où l'on ne soit pas son maître! Seriez-vous lâches? Puisque vos bourreaux sont les coupables, Fabrice, il n'y a qu'à les supprimer.

PIERRE. Ils sont trop, Madame.

LA FOLLE. Ils sont quatre, et nous dix. Le sergent de ville nous aidera. Ou j'écris au préfet pour lui dénoncer la police!

IRMA. Ils sont des centaines, Comtesse. Le sourd-muet les connaît tous. Ils ont voulu l'engager. Ils engagent des sourds-muets pour n'être pas trahis... Ils l'ont mis à la porte, sans doute quand ils ont vu qu'il n'était pas aveugle... Ecoutez. Il récite la liste...

*Mimique du sourd-muet. Irma traduit.*

IRMA. Les présidents de conseils d'administration, les administrateurs délégués, les prospecteurs conscients, les coulissiers à report, les secrétaires généraux des syndicats de l'entreprise, les députés des Alpes-Maritimes affectés au budget du Maroc, les expropriateurs patentés, Monsieur Duplat-Vergorat, sans profession... Monsieur X, publicitaire, etc... etc... etc...

PIERRE. Ils s'entendent tous, ils se tiennent tous. Ils sont liés plus serré les uns aux autres que les alpinistes par leur corde.

LA FOLLE. Tant mieux. Ce sera leur perte. Il suffit de les attirer tous à la fois dans le même piège.

LE SERGENT DE VILLE. Impossible, Comtesse! Ils se méfient. A la Sûreté, nous manquons chaque fois le coup. Dès qu'on les approche, ils changent de forme. J'approche l'administrateur délégué, il devient président; le président, il devient président honoraire; le coulissier à report, coulissier à terme; j'approche le député, il devient ministre...

LA FOLLE. C'est le duo de *Mireille* que vous me récitez, Sergent de ville. Attachez-leur des signes par derrière, pour les bien reconnaître. Où est cet idiot d'enfant, qui m'épingle des pancartes dans le dos?

PIERRE. Ils ont la puissance. Ils ont l'or, et ils sont avides!

LA FOLLE. Avides! Alors ils sont perdus! S'ils sont avides, ils sont naïfs. Où fait-on de mauvaises affaires? Exclusivement dans les affaires. J'ai déjà mon plan, mes amis. Ce soir vous serez innocent, Fabrice, et ton air sera élastique, Jongleur, et ton absinthe libérée, Martial. Au travail, tous! Tu as du pétrole, Irma?

IRMA. Oui, du pur, à l'office.

LA FOLLE. Je le veux impur, dans une fiole sale. Vous, Chanteur, courez rue du Ranelagh prévenir Madame Constance...

UN SALE MONSIEUR, *qui s'est installé à une table voisine.* Ah oui! La Folle de Passy!

LA FOLLE. Quel est cet être?

LE GARÇON. Un être malfaisant, Comtesse. Il offre des photos horribles à Irma et il appelle les dames vos amies des folles.

LA FOLLE. Courez rue du Ranelagh prévenir Madame Constance de se trouver à deux heures rue de Chaillot, non pas chez moi, mais dans ce sous-sol où le propriétaire autorise ma sieste. Qu'elle n'y manque pas!

Dites-lui que c'est pour un conseil dont dépend le bonheur de l'univers. Elle veut du mal au monde entier. Elle accourra à tire-d'aile... Et qu'elle y convoque sans faute Madame Gabrielle...

LE SALE MONSIEUR, *toujours ricanant*. Ah oui! La Folle de Saint-Sulpice!

LE CHANTEUR. Je lui casse la gueule?

LA FOLLE. Non. Laissez-la-lui. On ne le reconnaîtrait plus. Nous aurons à le retrouver. Vous savez comment vous faire ouvrir par Madame Constance? Après avoir sonné, il faut miauler trois fois. Vous savez miauler?

LE CHANTEUR. J'aboie mieux.

LA FOLLE. Arrangez-vous. Cela vous vaudra une récompense. Je crois que Madame Constance sait la *Belle Polonaise*. Rappelez-moi ce soir de le lui demander... Voici Irma. Prenez la dictée, Sourd-Muet.

IRMA, *traduisant le sourd-muet*. J'écoute.

LA FOLLE. Monsieur le Président, ... ou Monsieur le Directeur, ou Monsieur le Syndic, vous varierez suivant le personnage.

IRMA, *traduisant*. Ils s'appellent tous présidents.

LA FOLLE. Monsieur le Président, si vous voulez vous convaincre de la présence dans Chaillot...

IRMA, *traduisant*. De visu...

LA FOLLE. Pourquoi de visu?

IRMA, *traduisant*. Le latin fait pièce officielle.

LA FOLLE. Va pour de visu... des sources de pétrole dont le tampon d'ouate ci-inclus, imbibé dudit liquide, vous permettra de juger la qualité...

IRMA, *traduisant*. De olfactu...

LA FOLLE. En effet, c'est plus net. Venez sans retard et par les moyens les plus rapides, seul ou avec vos associés et consorts, au 21 de la rue de Chaillot. Irma vous attendra à la porte cochère et vous conduira aussitôt...

IRMA, *traduisant*. De pede...

LA FOLLE. ... à la nappe elle-même et à la digne personne qui en est la seule propriétaire.

IRMA. Compris, Comtesse. Le sourd-muet polygraphie. Je mets un tampon dans chaque enveloppe, et toutes sont distribuées dans l'heure.

LA FOLLE. Combien avez-vous d'enveloppes, Sourd-Muet?

IRMA. Dans les trois cent cinquante. Nous n'enverrons qu'aux chefs.

LA FOLLE. Qui va les distribuer? Surtout pas le sourd-muet! On lui rend en moyenne quatre-vingt-dix-neuf enveloppes sur cent!

IRMA. Le chasseur, à motocyclette.

LA FOLLE. Cette machine qui empeste? Bonne idée! Qu'il place les lettres contre le réservoir. L'appât aura plus de goût... Je vous laisse. J'ai à prendre pour la cérémonie mon manteau rouge... Chasseur, mon boa!

LE CHASSEUR. Celui qui est volé?

LA FOLLE. Oui. Celui que ce président m'a volé.

LE CHASSEUR. Je ne l'ai pas retrouvé, Comtesse. Mais on m'a laissé un collet en hermine!

LA FOLLE. L'hermine se marie admirablement avec l'iris. De vraie hermine?

LE CHASSEUR. On le dirait.

LA FOLLE. Apporte-le. Vous, Fabrice, vous me reconduisez. Si, si, vous allez venir. Vous êtes encore tout pâle. J'ai de la vieille chartreuse. J'en bois un verre tous les ans, et l'année dernière j'ai oublié. Vous le boirez.

PIERRE. Si je peux vous rendre service, Madame...

LA FOLLE. Sûrement, vous pouvez me rendre service. On n'imagine pas ce qui est à faire dans la chambre où un homme n'a pas pénétré depuis vingt ans. Vous démêlerez la chaînette de la jalousie, je pourrai enfin la lever, et voir clair en plein jour. Vous désencadrerez la glace de l'armoire pour enlever l'image de cette horreur qui m'y regarde. Vous désamorçerez la souricière, elle est trop dure pour moi, et je n'ai pu enlever la souris... Il y a aussi quelques mouches à tuer. Cela vous entraînera pour cet après-midi... A tout à l'heure, mes amis. Ce sera dur, et tous au poste! En route. *Le chasseur lui met le collet.* Merci, Chasseur. C'est du lapin... Votre bras, Valentin.

PIERRE. Valentin?

LA FOLLE. Vous n'entendez pas sonner une heure? A une heure, les hommes s'appellent Valentin.

PIERRE. Voici mon bras, Madame.

LA FOLLE. Ou Valentino. Ce n'est évidemment pas la même chose. N'est-ce pas, Irma?... C'est à eux de choisir...

*Elle sort. Tous s'éparpillent. Irma est restée seule.*

IRMA. Je m'appelle Irma Lambert. Je déteste ce qui est laid, j'adore ce qui est beau. Je suis de Fursac, dans la Creuse. Je déteste les méchants, j'adore la bonté. Mon père était maréchal-ferrant, au croisement des routes. Je déteste Boussac, j'adore Bourganeuf. Il disait que ma tête est plus dure que son enclume. Souvent je rêve qu'il tape sur elle. Des étincelles en partent. Mais si j'avais été moins têtue, je n'aurais pas quitté la maison et eu cette vie merveilleuse. A Guéret d'abord, où j'allumais les feux au lycée de filles. Je déteste le soir, j'adore le matin. Puis à Dun-sur-Auron, où je faufilais les chemises à l'ouvroir pour les sœurs. Je déteste le diable, j'adore Dieu. Puis ici, où je suis plongeuse et où j'ai l'après-midi du jeudi libre. J'adore la liberté, je déteste l'esclavage. Etre plongeuse à Paris, cela n'a l'air de rien. Le mot séduit. Il est beau. Et cela semble tout. Mais qui a plus de relations qu'une plongeuse, à l'office, à la terrasse, sans compter que parfois je double le vestiaire, et moi je n'aime pas beaucoup les femmes, j'adore les hommes. Eux n'en savent rien. Jamais je n'ai dit à l'un d'eux que je l'aimais. Je ne le dirai qu'à celui que j'aimerai vraiment. Beaucoup m'en veulent de ce silence; ils me mettent la main sur la taille, ils croient que je ne le vois pas; ils me pincent, ils croient que je ne le sens pas. Ils m'embrassent dans les couloirs, ils croient que je ne le sais pas. Ils m'invitent, le jeudi, ils m'emmènent chez eux. Ils me font boire. Je déteste le whisky, j'adore l'anisette. Ils me retiennent, ils s'étendent. Tout ce qu'ils veulent. Mais ma bouche est serrée. Mais que ma bouche leur dise que je les aime, plutôt me tuer. Ils le comprennent. Pas un qui ne me salue ensuite quand il me rencontre. Les hommes détestent la lâcheté, ils adorent la dignité. Ils sont vexés, tant pis pour eux, ils n'avaient qu'à ne pas s'approcher d'une vraie fille, et que penserait celui que j'attends s'il savait que j'ai dit je t'aime à ceux qui m'ont tenue avant lui dans leurs bras? Mon Dieu, que j'ai eu raison de m'obstiner à être plongeuse! Car il viendra, il n'est plus loin. Il ressemble à ce jeune homme sauvé des eaux. A le voir, en tout cas, le mot gonfle déjà ma bouche, ce mot que je lui répéterai sans arrêt jusqu'à la vieillesse, sans arrêt, qu'il me caresse ou qu'il me batte, qu'il me soigne ou qu'il me tue. Il choisira. J'adore la vie. J'adore la mort.

UNE VOIX. La plongeuse!

IRMA, *sortant la tête de son rêve.* La voilà!

*RIDEAU*

## ACTE DEUXIÈME

*Un sous-sol aménagé en appartement dans la rue de Chaillot. Demi-abandonné. La Folle sur un fauteuil.*

IRMA, annonçant. L'égoutier, Comtesse.

LA FOLLE. Tu l'as trouvé! Merci, mon Dieu! Nous sommes sauvés!

*Irma et le sourd-muet exeunt, comme dirait ce dernier.*

LA FOLLE. Vos bottes à la main, Monsieur l'Égoutier?

L'ÉGOUTIER. Par déférence, Comtesse.

LA FOLLE. Politesse américaine, Monsieur l'Égoutier. Il y a beaucoup à dire sur elle. Maintenant les hommes s'excusent quand ils vous tendent leur main gantée. Prétention de leur part, de penser que leur peau est plus agréable au toucher que celle du chamois ou du veau. D'autant plus qu'ils transpirent. Je vous en prie, mettez vos bottes.

L'ÉGOUTIER. Mes pieds sont secs, Comtesse. Mais merci tout de même.

LA FOLLE. Monsieur l'Égoutier, combien de Parisiens à votre vue ont la conscience trouble! C'est dans votre domaine qu'ils ont jeté toutes les rognures et tous les déchets de leur vie. Moi pas. De toutes les saletés que charrient vos égouts, pas une dont je sois responsable. Je brûle mes ongles, je sème mes cendres. Jamais vous ne me surprendrez lançant dans une de vos bouches, comme j'ai surpris à le faire un conseiller d'Etat, un ignoble papier et son ignoble contenu. Je n'y jette que mes fleurs, et pas encore fanées. Si vous avez vu ce matin flotter un arum sur les eaux de votre canal, j'ai de fortes raisons de croire que c'est le mien. J'estime qu'il n'y a pas lieu d'être plus fière quand on fait ces saletés au-dessous de soi que lorsque on les fait à son niveau, et me suis toujours arrangée, en ce qui me concerne, pour que les égouts soient propres et embaumés. Si cela ne se remarque pas, tant pis!

L'ÉGOUTIER. Cela se remarque quand même, Comtesse. Nous trouvons parfois bien des objets qui ne peuvent avoir été jetés que par attention pour nous. Cette fois une brosse à dents. Cette fois *Mon curé chez les Riches*. Tout ça sert. En tout cas, merci pour l'arum.

LA FOLLE. Vous aurez cet iris demain matin. Et maintenant, au fait, Monsieur l'Égoutier! Irma vous a convoqué parce que j'ai à vous poser deux questions.

L'ÉGOUTIER. A vos ordres, Comtesse.

LA FOLLE. La première n'a aucun rapport avec ce qui m'occupe aujourd'hui. Curiosité pure. Est-il vrai que vous ayez un roi?

L'ÉGOUTIER. O Comtesse, c'est encore une histoire des cantonniers municipaux. Ils ne savent qu'inventer sur nous, égoutiers. Parce qu'ils nous voient circuler dans la terre, ils nous envient, et qu'est-ce qu'ils vous racontent! Ils disent qu'il y a une race de filles qui ne remonte jamais et qui est spéciale pour les égoutiers. C'est complètement faux, elles remontent tous les mois. Et les orgies à gondoles! Et les rats qui suivent à la flûte! Et



que les égouts ressentent le coucher et le lever du soleil et se colorent matin et soir! La vérité est que le 14 juillet nous tirons un feu d'artifice, dans les petites rivières couvertes, Grange Batelière et ruisseau de Ménilmontant, qui ont des courants et de la cascade. Une fusée a pu passer par une bouche ouverte. Mais c'est tout. Non... Nous sommes plutôt une démocratie, une aristocratie, comme on dit, une oligarchie. Si nous fêtons le 14 juillet, c'est que nous n'avons pas de roi.

LA FOLLE. Pas de reine non plus, alors?

L'ÉGOUTIER. Pas la moindre. Quant à cette calomnie des balayeurs, que nous faisons nos courses de natation dans les égouts...

LA FOLLE. Je vous crois, Monsieur l'Égoutier, et j'arrive à ma seconde question, car le temps me presse...

L'ÉGOUTIER. Il se peut qu'un jour d'été, la canicule aidant...

LA FOLLE. Je vous crois. Je vous crois. Mais vous rappelez-vous, le jour où j'ai repéré avec vous ce sous-sol délaissé, que vous m'avez promis de m'y révéler un secret?

L'ÉGOUTIER. Le secret qui ouvre le mur?

LA FOLLE. Oui. Aujourd'hui, j'en ai besoin.

L'ÉGOUTIER. Personne, à part moi, ne le sait.

LA FOLLE. Je m'en doute. J'ai trois mots qui ouvrent tout ce qui s'ouvre par un mot. Je viens de les essayer, aucun n'agit.

L'ÉGOUTIER. Voici le secret, Comtesse. Ce sera entre nous.

*Il appuie sur un coin de la plinthe. Un pan du mur pivote, et révèle un passage qui descend presque à pic.*

LA FOLLE. Où mène cet escalier?

L'ÉGOUTIER. Nulle part. Après soixante-six marches, on trouve un carrefour en étoile dont chaque chemin aboutit à une impasse.

LA FOLLE. Je descends voir.

L'ÉGOUTIER. Gardez-vous-en. Les marches sont ainsi faites qu'on les descend facilement, mais qu'on ne peut les remonter.

LA FOLLE. Vous êtes remonté, vous-même!

L'ÉGOUTIER. J'ai juré de ne pas dire le truc.

LA FOLLE. Il n'y a qu'à crier.

L'ÉGOUTIER. On peut crier. Le pan de mur en place, il faudrait tirer le canon pour qu'on entende.

LA FOLLE. Le canon? Parfait. Est-ce qu'il coulerait dans la caverne une source de pétrole, par hasard?

L'ÉGOUTIER. Pas la moindre. Pas une goutte d'eau. Quelques rats à manger, mais il faut y compter mourir de soif.

LA FOLLE. C'est bien dommage. J'aurais aimé une source de pétrole, de pétrole pur. Ou du charbon, du meilleur, de l'anhracite. Ou un filon d'or, en or brut. Ou des diamants. Vous êtes sûr qu'il n'y en a pas?

L'ÉGOUTIER. Pas plus que de champignons. Croyez que je les ai cherchés.

LA FOLLE. Tant pis. Et comment se referme-t-elle, votre dalle?

L'ÉGOUTIER. Pour ouvrir, appuyer trois fois sur le saillant de cette plinthe. Pour fermer, trois fois sur le bouton de cette cannelure.

LA FOLLE. Si je dis en même temps les mots qui ouvrent, pas d'inconvénient?

L'ÉGOUTIER. Ça ne peut qu'aider.

*Irma paraît.*

IRMA. Madame Constance et Mademoiselle Gabrielle sont là, Comtesse.

LA FOLLE. Fais-les descendre.

L'ÉGOUTIER. C'est comme cette histoire d'une blanchisserie de Grenelle, Comtesse, qui se serait établie chez nous... Oh! pardon, Mesdames!

*Il sort. Entrent Constance, la Folle de Passy, et Gabrielle, la Folle de Saint-Sulpice. Constance en robe blanche à volants, avec chapeau Marie-Antoinette à voilette violette, solides bottines élastiques. Gabrielle faussement simple, avec toque et manchon 1880, et exagérément fardée et minauidière.*

CONSTANCE. Quel est le miracle, Aurélie? On a retrouvé ton boa?

GABRIELLE. Adolphe Bertaut demande enfin votre main. J'en étais sûre!

AURÉLIE. Bonjour, Constance. Bonjour, Gabrielle. Merci d'être venues.

GABRIELLE. Ne vous donnez pas la peine de crier, Aurélie. C'est mercredi aujourd'hui. C'est un des jours où j'entends bien.

CONSTANCE. Non. C'est jeudi.

GABRIELLE. Alors parlez-moi seulement bien en face. C'est le jour où je vois le mieux.

CONSTANCE, *laissant passer un chien imaginaire*. Entre, Dicky, et cesse d'aboyer. Tu nous casses les oreilles. Tu vas voir le plus long boa et le plus bel homme de Paris!

AURÉLIE. Il ne s'agit pas de mon boa, Constance. Ni de ce pauvre Adolphe. Il s'agit du monde. Asseyez-vous, et écoutez.

CONSTANCE. De quel monde? Du grand? Du petit? Du demi?

AURÉLIE. Ne plaisante pas. Le jour est grave. Du monde entier. Nous avons à prendre toutes quatre une décision qui peut le transformer et en faire le paradis.

CONSTANCE. Il ne pouvait pas attendre demain? Je lavais mes pantoufles. La paix, Dicky!

AURÉLIE. C'était de la plus grande urgence. Je vous expliquerai tout dès que Joséphine sera là. Prenons le thé en attendant.

GABRIELLE. J'ai trouvé Joséphine sur son banc des Champs-Élysées. Impossible de la bouger. La pauvre attend que Carnot soit sorti.

AURÉLIE. C'est très dommage. Elle a du jugement.

CONSTANCE. Alors nous t'écoutons. Tu veux monter sur les genoux de tante Aurélie? Monte, Dicky.

AURÉLIE. Ma chère Constance, nous t'aimons bien, et nous aimons bien Dicky. Mais l'heure est trop sérieuse pour ces enfantillages.

CONSTANCE. Quels enfantillages? Que vas-tu insinuer?

AURÉLIE. Je parle de Dicky. Tu sais qu'il est le bienvenu ici. Nous nous arrangeons pour le recevoir et le traiter aussi bien que quand il vivait. C'est un souvenir qui a pris dans ton cerveau une forme particulière. Nous le respectons. Mais ne me le flanque pas sur les genoux, quand j'ai à vous parler de la fin du monde. Il a encore sa panier sous l'armoire. Qu'il y aille... Et maintenant, écoutez-moi.

CONSTANCE. Ainsi tu en es là, Aurélie? Là où en sont mon concierge et mon notaire?

AURÉLIE. Où en est-il, ton notaire?

CONSTANCE. Exactement où tu en es. Il me traitait de folle avec Dicky. Il a fallu que je le lui apporte empaillé pour lui prouver qu'il existait et lui clouer le bec. Et tu parles de sauver le monde! Le monde où chaque être, mort ou vivant, doit fournir de lui cette preuve ignoble que son corps n'a pas besoin d'être sauvé!

AURÉLIE. Ne fais pas de phrases! Tu sais aussi bien que moi que ce pauvre petit Dicky est entre nous une convention touchante, mais une convention. Et d'ailleurs c'est toi qui le rends impossible. Quand tu es allée chez ta nièce et me l'as confié, le mois dernier, nous nous sommes parfaitement entendus. Dès que tu n'es pas là, c'est un modèle. Il n'aboie pas. Il ne mange pas. Avec toi on n'entend que lui. Je ne le prendrai sur mes genoux pour rien au monde...

GABRIELLE. Je puis très bien le prendre, Aurélie. Il est tout ce qu'il y a de propre avec moi.

CONSTANCE. Ne jouez pas la sainte nitouche, Gabrielle. Vous êtes trop complaisante pour être honnête. Certains jours je fais comme si Dicky était là, alors que je l'ai laissé à la maison. Vous l'embrassez et le flattez tout autant.

GABRIELLE. J'adore les animaux.

CONSTANCE. Vous ne devez pas caresser Dicky quand il n'est pas là. C'est mal...

AURÉLIE. Gabrielle a bien le droit...

CONSTANCE. Oh, Gabrielle a tous les droits! Gabrielle a le droit, depuis quinze jours, de prétendre amener à nos réunions une espèce d'invité dont elle ne nous a pas même dit le nom et qui n'existe certainement que dans son imagination.

AURÉLIE. Si tu trouves que ça n'est pas une existence...

GABRIELLE. Je ne l'amène pas, Constance. Il vient de lui-même. Sans doute nous lui plaisons...

CONSTANCE. Pourquoi ne nous prévenez-vous pas, quand vous croyez le voir entrer, par une toux, par un signe? Je vous préviens, moi, pour Dicky, et pourtant il aboie.

AURÉLIE. Puisque, pour toi, c'est une illusion, qu'est-ce que cela te fait?... Tais-toi... Je commence...

CONSTANCE. Illusion, sûrement. Mais ce n'en est pas moins insupportable de se sentir épié par une illusion, dont on ne sait surtout ni l'âge ni le sexe. Un enfant peut-être... Moi qui parle vif...

GABRIELLE. Ce n'est pas un enfant...

CONSTANCE. Encore heureux... Vous la voyez, en ce moment, Gabrielle?

AURÉLIE. Vais-je pouvoir parler! Allons-nous recommencer cette séance où nous avons à décider s'il fallait piquer le chat de Joséphine et où, malgré tous nos efforts, nous n'avons pu aborder la question!

CONSTANCE. Abordons-la. Ma position est nette. Jamais je ne te piquerai, mon petit.

AURÉLIE. La voilà qui pleure, maintenant. Elle est infernale. Tout va rater à cause d'elle! Sèche tes larmes. C'est bon. Je vais le prendre.

CONSTANCE. Non, non, il n'ira pas. Si je suis infernale, tu es cruelle! Crois-tu que je ne sache pas la vérité sur Dicky! Crois-tu que je n'aimerais pas mieux l'avoir bien vivant et frétilant? Toi tu as Adolphe. Gabrielle a ses oiseaux. Moi je n'ai que Dicky. Crois-tu que je ferais ainsi l'idiote si de l'entretenir en pensée autour de nous n'était pas la condition pour qu'il revienne vraiment de temps en temps! Je ne l'amènerai plus, la prochaine fois...

AURÉLIE. Ne va pas commencer d'histoires! Viens là, Dicky... Irma va te sortir...

CONSTANCE. Non, non. Inutile! D'ailleurs, je ne l'avais pas amené. C'est bien fait pour vous.

AURÉLIE. Comme tu voudras. Mais ne vous éloignez pas, Irma. Surveillez la porte.

CONSTANCE. Surveiller la porte! Tu me fais peur! Que se passe-t-il?

AURÉLIE. Tu le saurais si tu m'avais permis de placer une parole... Mes amies, depuis ce matin, depuis ce matin à midi juste...

CONSTANCE. Mais, c'est passionnant!

AURÉLIE. Tais-toi... Depuis ce matin à midi juste, et grâce à un jeune noyé... Ah! pendant que j'y pense! Tu m'as bien dit que tu savais la *Belle*

*Polonaise?*

CONSTANCE. Oui, Aurélie.

AURÉLIE. Tu la sais toute?

CONSTANCE. Oui, Aurélie.

AURÉLIE. Tu pourrais la chanter à l'instant même?

CONSTANCE. Oui, Aurélie. Mais il me semble que c'est toi qui nous fais perdre le fil.

AURÉLIE. Tu as raison. Au fait. Depuis ce matin je suis au courant d'un horrible complot. Des bandits veulent détruire Chaillot.

CONSTANCE. Ce n'est que cela? Tu viendras habiter Passy. Je me suis toujours demandé pourquoi tu habitais Chaillot. C'est le quartier de Paris où le soir il y a le plus de chauves-souris.

GABRIELLE. Vous viendrez à Saint-Sulpice, Aurélie. En ce moment la vasque de la Fontaine des Evêques est pleine de crapauds chanteurs. C'est ravissant.

AURÉLIE. Mais vous êtes menacées autant que moi, pauvres folles! Saint-Sulpice est condamné, et Passy. Vous risquez d'être délogées sans retard et d'errer dans Paris comme deux vieilles chouettes.

CONSTANCE. Pourquoi deux? Tu t'exclus de la comparaison?

AURÉLIE. Comme trois, si tu y tiens.

CONSTANCE. J'aime te voir polie.

GABRIELLE. Je ne comprends pas, Aurélie. Pourquoi les hommes détruiraient-ils Saint-Sulpice? C'est eux qui l'ont construit.

AURÉLIE. Vous n'avez pas plus d'œil que d'oreille, Gabrielle, sinon vous auriez vu que tous ces hommes qui partout se donnent des airs de constructeurs sont voués secrètement à la destruction. Leur édifice le plus neuf n'est que le mannequin d'une ruine. Voyez nos conseillers municipaux et leurs entrepreneurs. Tout ce qu'ils bâtissent comme maçons, ils le détruisent comme francs-maçons. Ils bâtissent des quais en détruisant les rives, voyez la Seine, des villes en détruisant la campagne, voyez le Pré-aux-Clercs, le Palais de Chaillot en détruisant le Trocadéro. Ils disent qu'ils ravalent une maison, pas du tout, je les ai observés de près. Avec leurs racloirs et leurs grattoirs, ils l'usent au moins de plusieurs millimètres. Ils usent l'espace et le ciel avec leurs lunettes d'approche, et le temps avec leurs

montres. L'occupation de l'humanité n'est qu'une entreprise universelle de démolition. Je parle de l'humanité mâle.

GABRIELLE. Oh, Aurélie!

CONSTANCE. Pourquoi ce mot? Tu sais que Gabrielle ne le supporte pas.

AURÉLIE. Explique-le lui.

CONSTANCE. Tu ne veux quand même pas que je raconte ma nuit de noces à Gabrielle, qui est demoiselle?

AURÉLIE. Elle en sait autant que toi. Elle a des serins.

GABRIELLE. Je vous trouve bien injuste pour l'homme, Aurélie. Il est grand, il est beau, il est loyal. Je n'ai pas voulu me marier, mais toutes mes amies m'ont dit qu'il était la tendresse et la noblesse du ménage. Le mari de Berthe Carassut sait même stopper.

AURÉLIE. Pauvre amie! J'ai pensé comme vous jusqu'à ce matin, mais le chiffonnier vient de m'ouvrir les yeux. Les hommes sont tout simplement en train de se changer en animaux avides. Ils n'ont plus la force de dissimuler. Autrefois celui qui avait le plus faim était celui qui retardait le plus d'attaquer son potage. Celui qui voulait aller au petit coin était celui dont le sourire était le plus large... Pardon, Gabrielle! Quand j'étais jeune fille, nous nous amusions à les retenir et à les faire sourire ainsi des heures entières. Maintenant ils entrent au restaurant avec des gestes d'ogres. Chez le boucher, on dirait des carnivores. Chez le crémier, ils sont prêts à téter. Chez le maraîcher, on dirait des lapins. Ils se changeraient en bêtes peu à peu qu'il n'en serait pas autrement. Autrefois ils vous prenaient la main avec déférence, maintenant regardez-les, ils donnent la patte.

CONSTANCE. Cela te gênerait tellement que les hommes devinssent des bêtes? Moi j'en serais enchantée.

AURÉLIE. Je te vois d'ici. Tu serais belle, en lapine!

CONSTANCE. Pourquoi, en lapine? Je resterais ce que je suis.

GABRIELLE. Hommes et femmes sont une même race, Constance. Nous changerions avec eux.

CONSTANCE. A quoi cela servirait-il? Si nous étions jeunes, je comprendrais. Pour la reproduction... Toujours pardon, Gabrielle! J'ai encore un avenir de vieille femme, pas le moindre de vieille lapine. Je ne

vois pas pourquoi d'ailleurs c'est en lapin que serait changé mon mari, s'il vivait encore.

AURÉLIE. Tu ne te rappelles pas ses incisives? On ne voyait qu'elles.

CONSTANCE. Tu sais bien que je ne me rappelle plus rien d'Octave. N'insiste pas.

AURÉLIE. Quand il grignotait son céleri?

CONSTANCE. Je ne me rappelle rien d'Octave. Je me rappelle très bien ma belle-sœur, et le dentier de ma belle-sœur. Les dents de sa jument aussi, qui riait toujours, elle s'appelait Chloé. D'Octave, rien. Il y a des jours dans la vie qui sont des bouches d'oubli. Je devais trop penser à lui un de ces jours-là. Je l'y ai laissé tomber. Autant mes souvenirs sont nets sur cette matinée avec le père Lacordaire...

AURÉLIE. Bien sûr... Bien sûr... Je continue...

CONSTANCE. Que veut dire ce bien sûr? Le père Lacordaire ne m'a pas prise dans ses bras, aux Tuileries, et ne m'a pas embrassée?

AURÉLIE. Regarde-moi en face, Constance, et dis-nous loyalement, une fois pour toutes, si l'on t'a raconté l'histoire du père Lacordaire, ou si tu en as le souvenir.

CONSTANCE. Tu m'insultes, maintenant!

AURÉLIE. Après, nous te promettons de le croire à nouveau, n'est-ce pas, Gabrielle, mais nous aurons su la vérité!

CONSTANCE. Me dire à moi que mes souvenirs me trompent, c'est comme si je te disais à toi que tes perles sont fausses!

AURÉLIE. Elles le sont. Ou plutôt elles l'étaient. Prends ton beurre!

CONSTANCE. Je ne te parle pas de ce qu'elles ont été, mais de ce qu'elles sont maintenant. Elles sont vraies, tes perles, oui ou non?

AURÉLIE. Tu ne vas quand même pas comparer des perles et des souvenirs! Tout le monde sait que les perles, sur la peau de celle qui les porte, deviennent peu à peu de vraies perles. Mais je n'ai jamais entendu dire qu'un faux souvenir devînt une réalité, même dans le cerveau d'une mule comme toi!

CONSTANCE. Tu deviens un tyran, Aurélie! Gabrielle a raison. Il y a encore des hommes vraiment hommes. Si tu ne sais pas les voir, laisse-les nous. Rue de Tournon, un ancien sénateur salue Gabrielle tous les jours.



GABRIELLE. C'est vrai. Il tire une voiture d'enfant vide, et me salue.

AURÉLIE. Ne perdons pas de temps. Je continue. Et tout ce que produisent ces hommes de deuxième ordre est devenu aussi de deuxième ordre. Ils ne fabriquent plus de vraie poudre d'amidon. Mais du talc, à l'américaine. Si je n'avais pas depuis 1914 ma provision, je serais obligée de m'appliquer sur le visage ce qu'on met sur le derrière des enfants. Les fausses dents ne sont plus de vraies dents. C'est du ciment. On nous pave la bouche. L'eau de lavande se tire des boulets Bernot. Et tu penses bien que ce qu'ils font avec leurs produits, ils le font avec leurs sentiments. Ce qu'ils doivent avoir à la place de leur sincérité, de leur foi, de leur générosité, je n'ose même pas me le demander. Et de leur amour! Je supplie Gabrielle de ne pas répondre aux avances de son sénateur à la voiture d'enfant. Il a beau être le dernier homme à chapeau, je frémis à l'idée de ce qu'il lui réserve.

GABRIELLE. Il est plein de tenue, je vous assure... Il met parfois genou à terre pour me saluer.

AURÉLIE. Justement. Ce sont ensuite les plus déchaînés. Il vous passera des bottes à l'écuyère et vous chantera à tue-tête des ordures en dansant le cancan autour de vous. Si ce n'est pas un de vos jours de surdité, j'en tremble. Les hommes n'ont plus de tenue. A la terrasse des cafés, ils réclament des cure-dents. Et ils se les curent, mes amies! Je les ai vus, ils en tirent du bœuf, de l'oignon. Pourquoi pas des cure-oreilles? La tenue de la rue n'existe plus. Tu n'as plus de pharmacies, tu a des épiceries. Tu n'as plus d'épiceries, tu as des déballages. Passe devant le manège Montaigne. Il a pourtant encore des chevaux. Cela sent la benzine, et pas le crottin.

CONSTANCE. Je te demande pardon. Les charcutiers ont encore leurs rideaux à peintures.

GABRIELLE. Ils disparaissent, Constance. Celui de la rue des Quatre-Vents a disparu. Les douze marcassins tétant leur mère laie, près de l'étang, sous la lune et sous l'œil du cerf. Maintenant c'est du vélum, avec festons et initiales du charcutier.

AURÉLIE. Ne vous donnez pas la peine de répondre à Constance, Gabrielle. Elle discutera d'autant plus qu'elle est de notre avis!

CONSTANCE. De quel avis?

AURÉLIE. Que te fait le droguiste quand tu lui demandes poliment de la vraie poudre d'amidon?

CONSTANCE. Ce qu'il me fait? Il me met dehors.

AURÉLIE. Quand un enterrement passe, quelles sont les seules personnes du cortège qui te paraissent un peu convenables et dignes?

CONSTANCE. Celles qui le sont. Les croque-morts...

AURÉLIE. Que te dit le conducteur du tramway si tu es longue à trouver ta monnaie?

CONSTANCE. Il m'engueule, comme dirait Gabrielle.

GABRIELLE. Oh, Constance!

AURÉLIE. Pourquoi te barricades-tu dans ta chambre, et obliges-tu tes amies à miauler trois fois avant d'ouvrir? Entre parenthèses, nous sommes intéressantes, Gabrielle et moi, quand nous allons te voir, à imiter le matou devant ta porte!

CONSTANCE. Vous n'avez qu'à ne pas miauler toutes deux ensemble. Vous faites un bruit terrible! Une suffirait largement... Parce qu'il y a des assassins.

AURÉLIE. Je ne vois pas ce qui peut empêcher un assassin de miauler. Mais pourquoi y a-t-il des assassins?

CONSTANCE. Parce qu'il y a des voleurs...

AURÉLIE. Pourquoi y a-t-il des voleurs? Pourquoi n'y a-t-il presque plus que des voleurs?

CONSTANCE. Parce que l'argent est le roi du monde.

AURÉLIE. Enfin. Tu l'as dit. Nous y voilà. Parce que nous sommes dans le règne du Veau d'Or. Vous ne vous doutiez certes pas de cette horreur, Gabrielle? Les hommes présentement adorent le Veau d'Or.

GABRIELLE. C'est épouvantable... Le savent-ils, en haut lieu?

AURÉLIE. Tenez-vous bien! En haut lieu, ils les protègent, mes enfants! Un jeune homme vient de m'expliquer que les ministres ne trouvent vraies que les paroles de ceux qui ont de l'or. Comme pour les billets de banque. Il faut pour la vérité une encaisse en lingots. Vous comprenez maintenant pourquoi je vous ai convoquées, mes amies. C'est à nous d'agir. Nous ne pouvons plus compter pour ramener le monde à la raison que sur les personnes telles que nous. As-tu un remède, Constance?

CONSTANCE. Il y a mon remède. On peut l'essayer.

AURÉLIE. Ta lettre au président du Conseil?

CONSTANCE. Pourquoi pas? Jusqu'ici il m'a toujours écoutée.

AURÉLIE. Il te répond?

CONSTANCE. Il n'a pas à me répondre, s'il écoute ce que je lui dis. Nous pouvons l'avertir par pneumatique. C'est par pneumatique que je lui ai signalé que le nonce n'avait pas de frigidaire. On lui en a livré un dans les deux jours.

AURÉLIE. Il t'a écoutée, quand tu lui as écrit d'annexer le Luxembourg?

CONSTANCE. J'ai su depuis pourquoi. Il s'était engagé.

AURÉLIE. Il s'est peut-être engagé pour l'or... Vous, Gabrielle, que proposez-vous?

CONSTANCE. Tu connais Gabrielle. Elle va te proposer de consulter ses voix.

GABRIELLE. Justement. Je les consulte, et nous nous retrouvons ce soir.

AURÉLIE. Nous n'avons pas le temps et d'ailleurs les voix de Gabrielle n'ont jamais été de vraies voix.

GABRIELLE. Qu'osez-vous dire, Aurélie!

AURÉLIE. D'où viennent-elles en ce moment, vos voix? Toujours de votre machine à coudre?

GABRIELLE. De ma bouillotte. J'aime beaucoup mieux. Je n'ai pas à défaire des doublures pour les repiquer. Et elles ne sont pas encourageantes pour le moment. Hier elles me répétaient de lâcher mes serins... Lâchez-les... Lâchez-les... Et ce matin ce qu'elles disaient n'était pas sans rapport avec les confidences d'Aurélie: Paris... Angoisse! Paris... Angoisse!

CONSTANCE. Vous les avez lâchés?

GABRIELLE. Ils ne veulent pas sortir de la cage. La porte est ouverte.

AURÉLIE. Je n'appelle pas cela des voix. Les objets parlant, c'est normal. C'est le principe des disques phonographes. Les hommes ont parlé tellement devant eux qu'un écho en sort. Mais de là à leur demander conseil, il y a loin. Nous serions aussi bêtes que ces idiots qui font tourner des tables... Non. La solution est plus simple, et ne dépend que de nous.

CONSTANCE. Evidemment. Si tu nous fais l'honneur de solliciter notre avis, c'est que ta décision est déjà prise!

AURÉLIE. Tu l'as deviné. J'ai mon plan. Il s'agissait de savoir quels étaient les auteurs du mal. Depuis ce matin, je le sais.

CONSTANCE. Qui sont-ils?

AURÉLIE. Peu importe. J'ai leurs noms et leurs titres au complet par le sourd-muet. Il s'agissait ensuite de les réunir tous dans le même lieu.

CONSTANCE. De les rabattre? Comme du gibier?

AURÉLIE. Comme un gibier. J'ai toutes leurs adresses, et j'ai trouvé l'appât. Tous ils vont être ici dans un quart d'heure, sans exception!

GABRIELLE. Mon Dieu, qu'allez-vous faire d'eux?

AURÉLIE. C'est pour trancher cette question que vous êtes là, mes amies. Ecoute bien, Constance! Regardez bien, Gabrielle! Ceux qui affament la terre, qui volent nos boas, qui préparent la guerre, qui touchent des commissions, qui se font nommer aux places sans diplômes, qui corrompent les jeunes gens, vont être ici, réunis dans cette salle. Avons-nous le droit de les supprimer en bloc? Si vous êtes d'accord, j'ai le moyen!

GABRIELLE. De les tuer?

AURÉLIE. De les rayer de ce monde, pour toujours.

CONSTANCE. L'intention est très bonne, mais avons-nous le droit? Demande d'abord à ton confesseur.

AURÉLIE. L'abbé Bridet m'a dit, un jour où je confessais mon envie de tuer tous les méchants: Ne vous en privez pas, mon enfant. Quand vous serez décidée, je vous prêterai la mâchoire d'âne de Samson.

CONSTANCE. Il a dit cela en l'air. Mets-le au pied du mur. Comment t'arranges-tu?

AURÉLIE. C'est mon secret.

CONSTANCE. Les tuer, c'est facile. Mais il faut une mort qui n'en laisse pas trace. Même si tu disposais, par des amis, d'un four à plâtre ou d'une piscine d'acide chlorhydrique, ne crois pas d'ailleurs qu'ils s'y laisseront mettre facilement. Il n'y a pas plus douillet que les hommes. Ils vont se débattre comme des diables.

AURÉLIE. Laisse-moi faire.

CONSTANCE. Le pire est que nous risquons en tout cas une amende, quand on s'apercevra de la disparition. Quel dommage que Joséphine ne soit

pas là! Elle est la petite cousine par alliance de l'avocat Lachaud. Elle sait son code par cœur.

AURÉLIE. Personne ne s'en apercevra. Tu cries comme un geai les jours où ton herpès suppure. Est-ce que tu y penses, quand tu ne l'as plus? Le mal du monde est comme le mal des personnes. On n'y croira plus dès qu'il ne sera plus là. On n'aura plus de varices à l'âme, on n'aura plus de souffle au cœur, on sera bon, décent, honnête, le ciel sera pur, et c'est tout. On ne m'en sera d'ailleurs pas plus reconnaissant que tu ne l'es à l'inventeur de ton baume herpéfuge. Je suis sûre que tu ne lui as jamais écrit.

GABRIELLE. Réfléchissez bien! La mort, c'est quelque chose!

AURÉLIE. La mort vaut ce que vaut la vie du mort. La mort d'un vaurien, ce n'est rien.

GABRIELLE. Les marquer au fer rouge, leur couper une oreille, à la rigueur! Mais les tuer, c'est beaucoup.

AURÉLIE. Vous les marquerez avec quoi? Avec votre moule à gaufres? Non, mes amies. Mon remède est le seul, la mort. Es-tu d'accord, Constance?

CONSTANCE. Une question d'abord. Est-il ici, oui ou non, Gabrielle?

AURÉLIE. Quelle mouche te pique?

CONSTANCE. Je demande à Gabrielle si elle voit en ce moment son visiteur.

GABRIELLE. Je ne suis pas autorisée à vous le dire!

CONSTANCE. Vous le voyez. J'en suis certaine. Depuis une minute vous bavardez, vous minaudez. Il n'y gagne pas, je vous assure. Vous êtes autrement séduisante quand vous êtes simple!

AURÉLIE. Qu'est-ce que cela peut te faire, si elle le voit?

CONSTANCE. Cela me fait que je ne dirai plus mot. Je croyais convenu que dans nos réunions nous serions toujours entre nous et que chacun laisserait ses marottes et ses visites particulières à la maison.

AURÉLIE. Tu amènes bien Dicky!

CONSTANCE. Où est le rapport? En tout cas je me refuse à prendre une décision aussi grave et à voter la mort, fût-ce d'une seule personne, devant un tiers qui nous écoute, même s'il n'existe pas.

GABRIELLE. Vous êtes discourtoise, Constance.

AURÉLIE. Est-ce que tu deviens folle? Est-ce que tu es assez bornée pour croire que, quand nous sommes entre nous, comme tu le dis, nous sommes seules? Est-ce que tu nous crois assez déshéritées et assez gâteuses pour que, des millions d'êtres en quête de conversation ou d'amitié, illusions ou autres, pas un ne se plaise avec nous?... D'ailleurs, tu baisses vraiment dans mon estime, Constance, si tu ne parles pas toujours comme si l'univers entier t'entendait, celui des personnes réelles et des autres. C'est d'une hypocrisie sans bornes.

GABRIELLE. Bravo, Aurélie!

CONSTANCE. Aurélie, tu sais bien...

AURÉLIE. Je sais qu'être entre nous, c'est justement leur faire signe. Leur dire que dans ce tohu-bohu et cette mascarade qu'est le monde, il est du moins un petit cercle où ils seront les bienvenus et tranquilles. Et ils le savent bien, et ils en profitent! Ce n'est pas tous les jours qu'ils peuvent se payer une vieille toquée pour les amuser avec ses histoires de Dicky. Mais toi, tu ne t'en doutes pas. Pour toi nous sommes seules. Des mains touchent nos mains, nos cheveux, bousculent ta perruque, pour toi nous sommes seules. Cette fenêtre s'ouvre d'elle-même si nous avons trop chaud, je trouve dans le buffet de la crème fraîche que personne n'y a mise, non, nous sommes seules. L'autre jour, quand tu as chanté *Colinette*, une voix de bourdon fredonnait le couplet du milieu de l'appartement, non, nous sommes seules!

CONSTANCE. Aurélie, tu sais bien que chez moi...

AURÉLIE. Chez toi, chez toi, mais pas ici! Toujours ta vanité! Chez toi évidemment ils se bousculent. Non seulement tu es visionnaire, mais tu es myope. Tu penses s'ils s'en donnent! Ton parquet craque, c'est qu'ils dansent, la Taglioni en tête. Tu vois en chemise de nuit ton reflet dans l'armoire à glace, c'est Lacordaire. Tu as oublié un sac de vieux pruneaux dans ton tiroir, c'est leur cadeau d'anniversaire. Parfois je me demande vraiment si tu n'es pas de ces femmes à fantômes. Je regrette que Gabrielle voie son visiteur assister à cette scène, moi depuis longtemps je n'en pouvais plus, j'éclate...

GABRIELLE. Il est parti.

AURÉLIE. Voilà, tu es contente. Eh bien, puisque nous voilà entre nous, réponds! Es-tu d'accord?

CONSTANCE. Pourquoi me consultes-tu si tu as pour moi ce mépris?

AURÉLIE. Tu vas le savoir. Et tu sauras aussi pourquoi c'est à toi que je donne la meilleure part de tarte, et le meilleur de mon miel. Tant pis si tu m'en veux. C'est que, quand tu viens chez moi, ce n'est pas avec Dicky que je te vois entrer. Ne va pas sourire, je t'assure que c'est vrai. C'est avec une autre Constance, qui te ressemble comme une sœur, avec la différence qu'elle est jeune et belle, et qu'elle ne se met jamais en avant, et qu'elle s'assied doucement dans l'ombre et me regarde avec tendresse. Inutile de venir, le jour où tu viendras seule. C'est à cette Constance si discrète que j'offre les gâteaux que tu enfournes, et c'est l'avis de cet ange que je te demande de me dire par ta voix de rogomme...

CONSTANCE. Adieu. Je m'en vais.

AURÉLIE. Rassieds-toi. J'ai besoin que l'autre reste...

CONSTANCE. Jamais. Tu es trop injuste. Je l'emmène... Adieu!

IRMA, *annonçant*. Madame Joséphine...

GABRIELLE. Nous sommes sauvées!

*Joséphine, la Folle de la Concorde, entre majestueusement, dans un accoutrement mi-Fallières, mi-papal. Charlotte blanche.*

JOSÉPHINE. Mes chères amies...

AURÉLIE. Joséphine, tu nous raconteras la sortie de Carnot une autre fois. Le temps nous presse.

JOSÉPHINE. Justement. Il n'est pas sorti.

AURÉLIE. Comme il a été assassiné à Lyon en juin 1893 par Caserio, tu risques fort d'attendre.

JOSÉPHINE, *qui s'installe*. Si tu crois que je ne le sais pas! Et en quoi cela peut-il l'empêcher de sortir? Caserio, qui a été guillotiné, se promène bien tous les lundis devant Marigny!

AURÉLIE. Il faut vraiment que nous apprécions ton jugement, Joséphine, pour passer sur tes extravagances et te demander un conseil. Voici la question en deux mots. Ta parenté avec maître Lachaud te donne avantage pour y répondre. Tu tiens réunis dans cette chambre tous les criminels du monde. Tu as les moyens de les faire disparaître pour toujours. En as-tu le droit?

JOSÉPHINE. Bien sûr. Pourquoi pas?

AURÉLIE. Bravo!

GABRIELLE. Oh, Joséphine, tant de monde!

JOSÉPHINE. Tant de monde! C'est là justement l'intérêt de l'entreprise. Quand on détruit, il faut détruire par masse. Voyez les archanges. Voyez les militaires. Vous avez tous les précédents. Sans aller chercher le déluge, moi qui suis de Poitiers, c'est dans cette ville que Charles-Martel a rassemblé tous les Arabes pour défoncer leurs crânes à coups de boules d'armes. Toutes les batailles ont ce principe. Tu rassembles dans le même lieu tous les ennemis, et tu les tues. S'il fallait les tuer individuellement en les cherchant dans leurs familles et leurs métiers, on se lasserait, on y renoncerait. Des gens se demandent pourquoi l'on a inventé la conscription et le service armé. C'est pour cela. Je n'y avais pas pensé, mais c'est une excellente idée. Je félicite Aurélie.

GABRIELLE. Alors, d'accord.

JOSÉPHINE. Est-ce que tu ne peux pas retarder jusqu'à demain, Aurélie? Je m'arrangerai pour t'amener aussi le fruitier de la rue du Cirque. Il m'a traitée de sacrement.

AURÉLIE. Je regrette. Tout est prêt.

JOSÉPHINE. Alors il n'y a, avant d'agir, qu'une condition, mais absolue. Ont-ils eu leur avocat?

AURÉLIE. Leur avocat?

JOSÉPHINE. La personne qualifiée qui les défende, qui tente de prouver leur innocence. La loi est formelle. Tu ne peux rendre aucun verdict avant que leur avocat ait parlé!

AURÉLIE. Je te jure qu'ils sont coupables!

JOSÉPHINE. Aurélie, tout accusé a le droit de se défendre. Même les animaux. Tu te rappelles le chien de Montargis. Avant le déluge, Dieu a laissé Noé défendre la cause des hommes. Le pauvre bégayait, paraît-il. Tu sais le résultat. Pour Caserio, c'est maître Lebicat qui l'a défendu. Admirablement. Le résultat a d'ailleurs été le même. Tu ne risques donc absolument rien.

AURÉLIE. Je ne vais pas les alerter! Le moindre soupçon, et ils s'évanouissent pour toujours!

JOSÉPHINE. Désigne un avocat d'office. Qu'il parle en leur absence. S'il ne te convainc pas, tu les condamnes par contumace!

AURÉLIE. Je ne connais pas d'avocat!



JOSEPHINE. Maître Lebicat est mort. Il avait avalé sans la voir, pendant sa plaidoirie, une capsule d'eau d'Evian. Cela te donne une idée de sa fougue. Mais quand j'ai eu ces ennuis pour mon feu de cheminée, je me suis adressée à un nommé Pédouze, qui est agent d'affaires. Il conviendra très bien pour eux. Il m'a fait condamner aux dépens, malgré tous les témoins et le propriétaire lui-même, qui étaient pour moi. Je peux te le rechercher. Mon arrière-petit-cousin Lachaud a d'ailleurs ses entrées au palais. Il connaît très bien Grévy.

AURÉLIE. Nous n'avons que dix minutes, Joséphine, dix minutes à peine.

CONSTANCE. Et Grévy est mort.

AURÉLIE. Si tu te mets à faire mourir les présidents de la République devant Joséphine, la discussion n'aura plus de fin!

GABRIELLE. Ils arrivent, Joséphine! Ils arrivent!

JOSEPHINE. Alors prends pour avocat le premier passant venu. La défense est comme le baptême. Elle est indispensable, mais n'importe qui peut l'assurer. Même un bègue, comme je te le disais. L'avocat de Landru était nain. Quand il a commencé sa plaidoirie, le président Ravelle lui a dit: Maître Bertet, on plaide debout. Landru a bien ri. Demande à Irma de nous amener quelqu'un.

*Irma était entrée.*

AURÉLIE. Qui y a-t-il dans l'avenue, Irma?

IRMA. Rien que le sergent de ville, Comtesse, et nos amis. Ils flairent quelque scandale et sont venus pour vous prêter main-forte.

JOSEPHINE. Pas le sergent de ville. Il est assermenté. Il ne peut être à la défense.

GABRIELLE. Ni le sourd-muet, je pense. On pourrait casser le jugement.

AURÉLIE. Le chiffonnier est là, qui parlait ce matin?

IRMA. Il est là. Et qui parle encore. On n'entend que lui.

AURÉLIE. Amène-nous le chiffonnier.

*Irma sort.*

CONSTANCE. Ce n'est pas dangereux de faire défendre tous ces riches par un chiffonnier?

JOSÉPHINE. Excellent choix. L'avocat qui défend le mieux l'assassin, c'est celui qui ne tuerait pas une mouche. Celui qui défend le mieux le voleur, c'est le plus honnête. Le défenseur de Soleilland le satyre était maître Perruche. Il était vierge. Il l'a sauvé. On n'a d'acquittement que par eux!

AURÉLIE. Mais il ne faut pas d'acquittement!

JOSÉPHINE. La justice est en marche! Tu l'as voulu!

*Le chiffonnier entre, accompagné par Irma. Apparaissent derrière lui les autres comparses, jongleur, marchand de lacets, etc...*

LE CHIFFONNIER. Salut, Comtesse! Mesdames, compliments d'usage...

AURÉLIE. Monsieur le Chiffonnier, Irma vous a mis au courant?

LE CHIFFONNIER. Oui, Comtesse. J'ai à défendre l'exploiteur, le banquier.

JOSÉPHINE. Vous les connaissez assez pour les défendre?

LE CHIFFONNIER. J'ai passé trois ans tous les matins devant la maison de Basile Zaharov. Si je le connais! Rien que des fleurs dans la poubelle! Je ne l'ai jamais vu, mais à toutes les fenêtres des jardinières avec des plantes rouges. Si je le connais! Je ne sais pas leur nom, mais je les vois encore.

CONSTANCE. Des géraniums.

LE CHIFFONNIER. C'est bien possible.

CONSTANCE. C'est d'ailleurs à la décharge de tous ces gens trop riches. Ils adorent les fleurs.

LE CHIFFONNIER. Vous croyez?

JOSÉPHINE. Ne donne pas d'idée à la défense, Constance.

AURÉLIE. Ce n'est pas à contre-cœur que vous défendez ces bandits?

LE CHIFFONNIER. Je vous propose même un truc, qui simplifiera tout...

AURÉLIE. Dirige les débats, Joséphine.

LE CHIFFONNIER. Au lieu de parler en tant qu'avocat, je parle directement en tant qu'exploiteur. J'ai plus de force. Je suis plus convaincu.

AURÉLIE. Mais pas du tout, pas du tout!

JOSEPHINE. Très sensé. Accepté.

LE CHIFFONNIER. Qu'est-ce que j'ai, comme fortune?

AURELIE. A vous de fixer. Des milliards.

LE CHIFFONNIER. J'ai volé? J'ai tué?

AURELIE. Vous en êtes bien capable.

LE CHIFFONNIER. J'ai une femme, une maîtresse?

AURELIE. Les deux, comme eux.

LE CHIFFONNIER. J'aime mieux. Je suis plus à l'aise. Allons-y!

GABRIELLE. Vous prenez du thé, Maître?

LE CHIFFONNIER. C'est bon, le thé?

CONSTANCE. Pour la voix, excellent. Les Russes ne boivent que du thé. Il n'y a pas plus bavards.

LE CHIFFONNIER. Va pour le thé.

JOSEPHINE. Vous pouvez approcher, vous autres! L'audience est publique. Ton timbre, Aurélie...

AURELIE. Mais si j'ai à appeler Irma?

JOSEPHINE. Irma va rester près de moi. Si tu as besoin d'elle, elle s'appellera elle-même. *Elle sonne le timbre*. Nous vous écoutons, jurez!

LE CHIFFONNIER. Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité!

JOSEPHINE. Qu'est-ce que vous chantez? Vous n'êtes pas témoin. Vous êtes avocat! Vous avez le devoir au contraire de recourir à toutes les ruses pour défendre vos clients. Au mensonge. A la calomnie.

LE CHIFFONNIER. Parfait. Entendu. C'est juré.

LE JONGLEUR. Il ne s'en privera pas, Madame. Comme arracheur de dents, je vous le recommande!

LE MARCHAND DE LACETS. Il ment comme il respire. Il a offert le mariage à Irma et il est déjà marié.

LE CHIFFONNIER. Je peux divorcer. Si on ne me demandait pas au greffe quarante-cinq francs de provision...

JOSEPHINE *timbre*. Taisez-vous!

LE CHIFFONNIER. Si quelqu'un a pourtant droit à l'assistance judiciaire...

JOSÉPHINE. On vous écoute...

LE CHIFFONNIER. Mesdames, devant l'auditoire d'élégance et d'élite...

JOSÉPHINE. Pas de flagornerie. Qu'avez-vous, Gabrielle?

GABRIELLE. Et saint Yves? Il n'invoque pas d'abord saint Yves?

LE CHIFFONNIER. Que j'invoque saint Yves?

GABRIELLE. Le patron des avocats. Lisez sa vie. Vous risquez la paralysie de la langue.

LE JONGLEUR. Celui-là ne risque rien, Madame.

JOSÉPHINE. Au palais, l'invocation est facultative, Gabrielle. Questionne, Aurélie.

AURÉLIE. Monsieur le Chiffonnier... Oh! pardon. Je vous appelle Président, n'est-ce pas? C'est le nom générique.

LE CHIFFONNIER. A vos ordres, Comtesse...

AURÉLIE. Président, vous savez de quoi l'on vous accuse?

LE CHIFFONNIER. Pas du tout. Ma vie est intègre, mes mœurs sont pures, mes mains sont nettes.

LE MARCHAND DE LACETS. Rien dans les mains. Rien dans les poches. C'est tout lui.

AURÉLIE. Vous mentez effrontément.

CONSTANCE. Tu ne vas quand même pas l'insulter. Il ment pour t'obéir.

AURÉLIE. Tais-toi. Tu ne comprends donc rien... On vous accuse d'adorer l'argent...

LE CHIFFONNIER. D'adorer l'argent! Ah, mon Dieu! J'adore l'orgie, je m'y plonge, j'adore les casinos, j'adore les géraniums, mais pas l'argent.

AURÉLIE. Les géraniums! Tu vois ta bêtise, Constance. Avec tes fleurs tu lui fournis les circonstances atténuantes!

JOSÉPHINE. Pas de faux-fuyants. Répondez.

LE CHIFFONNIER. Sûrement je vais répondre. Mesdames, devant l'auditoire d'élégance et d'élite...

AURÉLIE. Adorez-vous l'argent? Oui ou non!

LE CHIFFONNIER. L'argent, Comtesse? Mais c'est lui, hélas, qui m'adore! C'est lui qui est venu me chercher au sein d'une honorable famille du Pré-Saint-Gervais en me faisant trouver dans une poubelle un lingot d'or de dix kilos. Je ne l'y cherchais pas, je vous assure. De vieilles semelles auraient mieux fait mon affaire. C'est lui, quand j'ai acheté avec ce lingot la ceinture de Kremlin-Bicêtre, qui a fait monter mes terrains de cinq francs à quatre mille. C'est lui, quand je les ai revendus, qui m'a fait acheter les sucreries du Nord, le Bon Marché et le Creusot. L'argent, c'est le vol, la combine, je les déteste, je ne mange pas de ce pain-là, mais c'est lui qui m'aime. Il faut croire que j'ai les qualités qui l'attirent. Il n'aime pas la distinction, je suis vulgaire. Il n'aime pas l'intelligence, je suis idiot. Il n'aime pas les passionnés, je suis égoïste. Aussi, il ne m'a plus lâché jusqu'à mes quarante milliards. Il ne me lâchera plus jamais. Je suis le riche idéal. Je n'en suis pas plus fier, mais j'en suis là.

AURÉLIE. Parfait, Chiffonnier. Vous avez compris...

LE CHIFFONNIER. Les pauvres sont responsables de leur pauvreté. Qu'ils en subissent les conséquences. Mais pas les riches de leur richesse!

AURÉLIE. Vous y êtes, continuez... Un peu plus, et vous êtes parfaitement ignoble... Et si vous avez honte de cet argent, Président, pourquoi le gardez-vous?

LE CHIFFONNIER. Moi! Je le garde?

LE JONGLEUR. Et comment! Tu n'es pas fichu de donner deux sous au sourd-muet!

LE CHIFFONNIER. Moi, je le garde? Quelle erreur! Et quelle injustice! Quelle honte de m'entendre ainsi accuser devant cet auditoire d'élégance et d'élite! Mais, Comtesse, au contraire! Je passe ma journée à essayer de m'en débarrasser! J'ai une paire de souliers jaunes, j'en achète une noire! J'ai un vélo, j'achète une auto. J'ai une femme...

JOSÉPHINE. Au fait!

LE CHIFFONNIER. Je me lève avant le petit jour pour aller déposer des dons en espèces au fond de chaque poubelle. J'ai des témoins. On n'a qu'à me suivre. Je fais venir des fleurs de Java, où on les cueille à dos d'éléphant. Et qu'on ne les abîme pas, ou je mets à pied les cornacs! C'est

de ne pas avoir d'argent qui est difficile, pour nous autres riches! Il ne nous lâche plus. Je joue un outsider, il gagne de vingt longueurs. Je prends un billet, je le choisis avec les mauvais chiffres, c'est lui qui sort. Et il en est pour mes pierres précieuses comme pour mon or. Chaque fois que je jette un diamant dans la Seine, je le retrouve dans le gardon que me servent mes maîtres d'hôtel. Dix diamants, dix gardons. Ce n'est pas en donnant deux sous au sourd-muet que je me débarrasserai de mes quarante milliards! Alors, où est mon crime?

CONSTANCE. En cela, il n'a pas tort.

LE CHIFFONNIER. N'est-ce pas, ma petite dame. En voilà une au moins qui comprend! Je vous enverrai une gerbe dès que je serai acquitté. Quelles fleurs préférez-vous?

CONSTANCE. Les roses.

LE CHIFFONNIER. Je vous en enverrai une botte tous les jours pendant cinq ans. Mes moyens me le permettent.

CONSTANCE. Et les amaryllis.

LE CHIFFONNIER. C'est comme moi... J'alternerai. Je note le nom.

LE MARCHAND DE LACETS. Il ment effrontément avec ses fleurs. Il les déteste.

JOSÉPHINE. N'interrompez pas le débat. Il les déteste comme chiffonnier. Il les aime comme exploiteur.

LE MARCHAND DE LACETS. Non. Mais c'est pour vous dire le type.

LE CHIFFONNIER. Oui, elle a raison, la petite dame. Je lui donnerais vingt sous, au sourd-muet, vingt francs, vingt millions...—vous voyez, j'y vais carrément—que je ne me débarrasserais pas de quarante fois mille millions, n'est-ce pas, Madame? Les pauvres d'ailleurs le comprennent très bien. Ce matin, j'ai repris cent francs au chiffonnier qui les avait trouvés sous ma table. Il s'est laissé faire. C'est qu'il a compris.

LE MARCHAND DE LACETS. C'est qu'il est un rude crétin.

LE CHIFFONNIER. Pas de mal des chiffonniers, je vous prie. Je ne suis pas là pour les défendre. Mais si l'on savait quels trésors d'invention généreuse, d'intelligence loyale, de courage incompris...

LE JONGLEUR. De propriété annuelle. Il sent d'ici, Madame.

JOSÉPHINE. Silence! Au fait, Président.

LE CHIFFONNIER. J'y arrive. Si je joue à la Bourse...

AURÉLIE. En effet. Parlons de la Bourse. Pourquoi avez-vous vendu les actions du Bas-Amazone à mille pour les descendre à trente-trois en huit jours?

LE CHIFFONNIER. Toujours pour la même raison. Pour vous faire plaisir, Comtesse. C'est mon objet dans la vie. Plaire aux dames. Pour débarrasser de l'argent ceux qui en ont.

AURÉLIE. Sur ce point vous avez réussi. Mais je suis sûre que vous les avez toutes rachetées à trente-trois et qu'elles sont remontées à mille.

LE CHIFFONNIER. A vingt mille. C'est avec ça que j'ai acheté mon château de Chenonceaux et ma roseraie de Bourg-la-Reine...

LE CHANTEUR. Ton fumier!

LE CHIFFONNIER. Avec ça que je subventionne le Ritz. Avec ça que j'entretiens mes douze danseuses.

AURÉLIE. Vous êtes un triste personnage, Président. J'espère qu'elles vous trompent toutes les douze!

LE CHIFFONNIER. Erreur, erreur! Quand trompe-t-on quelqu'un? Quand on le quitte pour ce qui n'est pas lui. Je possède tout l'Opéra. Mes douze danseuses peuvent me tromper avec douze danseurs, avec l'administrateur général, avec les machinistes, avec le cor anglais. Je les possède eux aussi. C'est comme si elles me trompaient avec moi-même. Cela ne me fait ni chaud ni froid!

AURÉLIE. Quelle ignominie! J'espère que vous n'entendez pas, Gabrielle?

GABRIELLE. Quoi donc?

AURÉLIE. Qu'il se réjouit d'être trompé par ses danseuses. D'ailleurs on voit à sa mine qu'il n'a pas que ces douze-là.

LE CHIFFONNIER. J'ai toutes les femmes. Avec l'argent on a toutes les femmes, les personnes présentes exceptées. Les maigres avec du foie gras, les grasses avec des perles. J'enveloppe de vison la rétive, et en se débattant elle trouve bien le moyen d'enfiler les manches. A celle qui marche vite, je crie par derrière qu'elle aura sa Rolls-Royce, et elle ne va plus qu'à petits pas. Juste un pied devant l'autre. Un rudement petit pied. Il n'y a plus qu'à la cueillir.

LE MARCHAND DE LACETS. Quelle crapule!

LE CHIFFONNIER. Toutes sans exception! Y compris Irma!

LE JONGLEUR. Prends garde. Irma t'a déjà botté comme chiffonnier!

LE CHIFFONNIER. Elle me mangera comme milliardaire!

AURÉLIE. Eh bien! hésitez-vous encore, Gabrielle? Il est cynique! Voilà où mène l'argent!

GABRIELLE. En effet, c'est épouvantable!

LE CHIFFONNIER. Voilà où l'argent mène, et que lui reprochez-vous? Il est l'honnêteté. Ceux qui n'ont pas d'argent et qui fondent des affaires, ce sont des agents véreux. Si l'on appelle véreux l'homme d'affaires qui n'a pas d'argent, c'est que l'argent est une qualité et pas un vice. Avec l'argent dans une affaire, les ouvriers touchent, le matériau est solide. Je prends les maisons de conserve. Si la maison a des capitaux au départ, pas une boîte qui ne puisse resservir. Même celles de thon, qu'on ouvre à la cisaille. Elle les rachète au chiffonnier à prix d'or!

AURÉLIE. Et le pétrole? Depuis le début de la séance, vous évitez de parler du pétrole?

LE CHIFFONNIER. Je ne parle pas du pétrole, comme je ne parle pas de la houille, du coton, de la banane. Tout cela est à moi. Je n'aime pas parler de moi. Comme je ne parle pas du caoutchouc. Car ce que j'ai dit des vieilles boîtes de conserve, je le dis aussi des vieilles chambres à air. Si elles sortent d'une maison riche, elles vous rendent encore des services incroyables! Aux sports: pour les baigneurs de la Marne. A la nation: pour les ronds-de-cuir des fonctionnaires. A l'amour: pour les corsets. Ah! mes amis. Il n'y a qu'à voir la gueule d'un billet de dix francs à côté de deux pièces de cent sous pour comprendre l'argent. Vous êtes tous de mon avis, et vous aussi, les dames, ou vous me la faites en large! Vive l'argent, camarades! Je bois mon thé à sa santé... Dieu, que c'est mauvais!

AURÉLIE. Vos projets, si vous trouvez dans Chaillot le pétrole que vous cherchez?

LE CHIFFONNIER. J'achète le château de Chambord. C'est plus spacieux. J'entretiens en supplément les danseuses de l'Opéra-Comique. Ce sera plus gai. Je n'ai que des chevaux de plat. J'achète des chevaux d'obstacle. Je n'ai que des tableaux sur toile, j'en achète sur bois, j'en achète sur marbre, c'est plus solide. J'achète Irma!

JOSÉPHINE. Qu'as-tu à t'agiter, Constance?



AURÉLIE. Tu as à questionner cet ignoble individu?

CONSTANCE. Oui, je voudrais savoir comment on fait ressouder les boîtes de conserve vides. J'en ai justement deux.

LE CHIFFONNIER. Vous me les donnerez. Je vous ferai ça à l'autogène.

JOSÉPHINE. Constance, attends la fin du débat. Tu es exclue de la discussion. L'accusé t'a achetée avec ses fleurs.

LE JONGLEUR. Et il n'y connaît rien, Madame. Demandez-lui le nom de celle que vous avez au corsage. Il ne vous le dira pas.

AURÉLIE. Excellente idée. Nous allons juger de sa bonne foi! Approche, Sibylle. *La bouquetière approche.* Montre-lui tes fleurs, l'une après l'autre. S'il rate un nom, n'est-ce pas, notre siège est fait?

LA BOUQUETIÈRE. Celle-là?

LE CHIFFONNIER. Merci, belle enfant!

LA BOUQUETIÈRE. Ne la prenez pas! Son nom?

LE JONGLEUR. Son nom?

LE CHIFFONNIER. Jamais, je m'y refuse! Me demander le nom d'une fleur, c'est comme si vous me demandiez le nom d'une de mes danseuses. Elles sont mes danseuses. Et c'est tout. Je la respire. Je l'embrasse. C'est ma danseuse. C'est ma fleur! Je me fiche de son nom!

LE MARCHAND DE LACETS. Quelle arsouille!

AURÉLIE. La cause me semble entendue, n'est-ce pas, mes amis? Vous êtes témoins. Il ne sait même pas le nom du camélia. L'argent est bien le mal du monde! *Brouhaha hostile à l'avocat.* Tu mets aux voix, Joséphine?

LE CHIFFONNIER. Comment, entendue! Je suis membre des deux cents familles! Jamais cause n'est entendue pour un membre des deux cents familles!...

JOSÉPHINE. Je vous ordonne de vous taire. Notre siège est fait.

LE CHIFFONNIER. Pas d'ordre qui vaille pour les membres des deux cents familles! Et pas de lois! Vous ne les connaissez pas! Les Durand pêchent à la cartouche la nuit. Les Duval se baignent sans caleçon en été, hommes et femmes, et si ça leur plaît, dans les bassins de la Concorde. Pour l'agent qui verbalise les Mallet s'ils manquent de plaque à leur tandem, c'est la révocation. Et j'en passe. Au football, pas un gardien de but qui ose

arrêter les Boyer. Les membres des deux cents familles peuvent tourner le derrière, Mesdames, on leur sourit et on les embrasse comme s'ils étaient de face. On l'embrasse. Ils n'en sont pas plus fiers, mais les lécheurs l'exigent. C'est pour cela que je veux épouser Irma. Elle en est aussi. C'est une Lambert. Tu verras nos enfants, Irma. Pas besoin de leur faire toilette. Les lécheurs seront là. *Il a saisi Irma. Les autres s'approchent.* Touchez un seul de mes cheveux, vous autres! Vous verrez ce que c'est que les lettres de cachet, et les galères à rames, et les masques de fer. Les deux cents ne sont pas méchants. «Quand on l'attaque, il se défend.» C'est leur devise. Avis aux dompteurs et dompteuses.

LE MARCHAND DE LACETS. Et gare aux poux!

AURÉLIE. C'est du chantage?

LE CHIFFONNIER. Non. Mais je vous préviens.

AURÉLIE. C'est du chantage. Tu n'entends pas, Joséphine?

JOSÉPHINE. Et de l'insulte au tribunal. Je lève la séance. D'autant que j'ai à voir passer aux Champs-Élysées quelqu'un qui n'attend pas...

AURÉLIE. Cela suffit, sinistre individu. S'il était des hésitants, vos discours ont levé tout scrupule. Tu le défends, toi, naturellement?

CONSTANCE. S'il est bien avec les Mallet, je te l'abandonne. Les Mallet n'ont jamais répondu au faire-part de mariage de ma tante Beaumont.

AURÉLIE. Ainsi vous me donnez pleins pouvoirs sur tous les exploiters, mes amis? *Cris d'approbation.* Je peux les ruiner? *Cris d'approbation.* Je peux les éliminer de ce monde? *Cris d'approbation.* Parfait. Je serai digne de votre confiance. Et vous, mon brave Chiffonnier, merci. Vous avez été vraiment impartial.

LE CHIFFONNIER. Si je l'avais su plus tôt, je me serais payé pour boire un verre chez Maxim. J'ai dû avoir des manques.

JOSÉPHINE. Pas du tout. C'était frappant de ressemblance, et vous avez la voix de Berryer, en plus sonore. Bel avenir! Adieu, Monsieur le Chiffonnier. Au revoir, Aurélie. Tue-les bien tous. J'emène cette petite Gabrielle jusqu'au pont Alexandre. Comment rejoins-tu Passy, Constance?

CONSTANCE. A pied. Par les quais. Ah, te voilà, toi? Et l'oreille en sang. Tu te bats maintenant? Et avec un danois sûrement. Il les déteste!

AURÉLIE. Tu vois, Dicky a été moins bête que toi. Il est revenu. Vous l'accompagnez, Monsieur le Chiffonnier? Elle perd tout en chemin. Et à

contresens. Son missel au marché. Son cache-corset à l'église.

LE CHIFFONNIER. Très honoré. J'en profiterai pour prendre la boîte de conserve...

LE CHANTEUR, *intervenant*. Comtesse, vous m'aviez promis... Puisque madame Constance est là...

AURÉLIE. Vous avez raison... Constance!... Vous, chantez!

*Constance s'arrête.*

LE CHANTEUR. Que je chante?

AURÉLIE. Pressez-vous. Mon temps est précieux.

LE CHANTEUR. A vos ordres, Comtesse...

*Il chante.*

Entends-tu le signal  
De l'orchestre infernal

CONSTANCE. Mais c'est la *Belle Polonoise!*

*Elle chante.*

Belle, permets que j'enlace,  
Avec grâce,  
Plein d'audace!...

LE CHANTEUR. Je suis sauvé!...

JOSÉPHINE, *qui reparaît, continuant la chanson.*

Cette taille aux contours  
Sculptés par les amours!

AURÉLIE. Elles la savent toutes! Vous avez de la chance, Chanteur.

GABRIELLE, *qui reparaît, elle aussi, et qui reprend le refrain avec les deux autres et le chanteur.*

Pour mazurker tous les deux plus à l'aise,  
Serrons-nous bien, ma belle Polonaise!  
Sautillonons en toupie hollandaise,  
Sautons hop-là!  
Le bonheur le voilà!  
Frapper le sol en cadence!  
Blonde Lodoiska,  
On se grise quand on danse  
Un air de mazurka!

JOSÉPHINE. C'est la plus belle fin de procès que j'aie vue de ma vie!

IRMA, *survenant*. Les voici, Comtesse. Partez tous, vous autres!

*Ils partent affolés.*

LE CHIFFONNIER. Au revoir, Irma. Au revoir, mon cœur. Le temps d'acheter les visons, et je reviens!

*Irma reste seule avec la Folle.*

IRMA. Ils ne viennent pas encore, Comtesse. Mais il faut déblayer. C'est l'heure de votre sieste. Dormez une minute. Je surveille leur arrivée et vous préviens.

LA FOLLE. Le bon coussin!

IRMA. Je déteste la paille. J'adore la plume.

*La Folle s'endort. Irma sort sur la pointe des pieds. Pierre entre, le boa sur le bras. Il regarde avec émotion la Folle, s'agenouille devant elle, lui prend les mains.*

LA FOLLE, *toujours yeux fermés*. C'est toi, Adolphe Bertaut?

PIERRE. C'est Pierre, Madame.

LA FOLLE. Ne mens pas. Ce sont tes mains. Pourquoi compliques-tu toujours? Avoue que c'est toi.

PIERRE. Oui, Madame.

LA FOLLE. Cela te tordrait la bouche de m'appeler Aurélie?

PIERRE. C'est moi, Aurélie.

LA FOLLE. Pourquoi m'as-tu quittée, Adolphe Bertaut? Elle était si belle, cette Georgette?

PIERRE. Mille fois moins belle que vous...

LA FOLLE. C'est son esprit qui t'attirait?

PIERRE. Elle était bête.

LA FOLLE. Son âme alors? Sa transparence en ce bas monde? Tu voyais au travers de ta Georgette?

PIERRE. Certes non.

LA FOLLE. C'est bien ce que je pensais! C'est bien ce que font tous les hommes! Ils vous aiment parce que vous êtes bonne, spirituelle, transparente, et, dès qu'ils en ont l'occasion, ils vous quittent pour une femme laide, terne, et opaque. Pourquoi, Adolphe Bertaut? Pourquoi?

PIERRE. Pourquoi, Aurélie?

LA FOLLE. Elle n'était pas très riche non plus. Quand je t'ai revu à ce marché et que tu m'as pris sous le nez le seul melon, tu montrais des manchettes bien élimées, mon pauvre ami!

PIERRE. Oui. Elle était pauvre.

LA FOLLE. Pourquoi «elle était»? Elle est morte? Si c'est parce qu'elle est morte que tu reviens, tu peux repartir! Je ne veux pas de ce que la mort daigne me laisser. Je ne veux pas t'hériter d'elle.

PIERRE. Elle va très bien.

LA FOLLE. Elles sont toujours jeunes, fermes, tes mains. C'est la seule part de toi qui me soit demeurée fidèle. Tout le reste est bien décati, pauvre Adolphe. Je comprends que tu n'oses m'approcher que lorsque j'ai les yeux fermés! Et c'est bien fait.

PIERRE. Oui. J'ai vieilli.

LA FOLLE. Moi pas. Tu as vieilli comme tous ceux qui renient des souvenirs, qui piétinent leurs anciennes traces. Je suis sûre que tu as revu le parc de Colombes, avec cette Georgette?...

PIERRE. Il n'y a plus de parc de Colombes.

LA FOLLE. Tant mieux. Est-ce qu'il y a encore un parc de Saint-Cloud, un parc de Versailles? Je n'y suis jamais retournée. S'il y avait une justice, les arbres en seraient partis d'eux-mêmes, le jour où tu y es revenu avec Georgette!

PIERRE. Ils ont fait leur possible. Beaucoup sont morts.

LA FOLLE. Tu es retourné avec elle au Vaudeville, entendre *Denise*?

PIERRE. Il n'y a plus de Vaudeville. Lui vous a été fidèle.

LA FOLLE. Je n'ai jamais repris le tournant de la rue Bizet parce que je l'avais pris à ton bras, le soir où nous revenions de *Denise*. Je fais le tour par la place des Etats-Unis. C'est dur, l'hiver, par le gel. Je tombe toujours une ou deux fois.

PIERRE. Chère Aurélie... Pardon!

LA FOLLE. Non! Je ne te pardonnerai pas. Tu as mené Georgette partout où nous sommes allés, à Bullier, à l'Hippodrome! Tu l'as menée à la Galerie des Machines voir le portrait de Mac-Mahon en acier chromé!

PIERRE. Je vous assure...

LA FOLLE. N'assure rien! Tu lui as fait graver des cartes chez Stern! Tu lui as acheté des chocolats chez Gouache! Et il n'en reste rien, n'est-ce pas? Moi j'ai encore toutes mes cartes. A part celle que j'ai envoyée au général Boulanger. J'ai encore douze chocolats! Je ne te pardonnerai pas.

PIERRE. Je vous aimais, Aurélie.

LA FOLLE. Tu m'aimais! Est-ce que tu es mort, toi aussi?

PIERRE. Je vous aime, Aurélie.

LA FOLLE. De cela, je suis sûre. Tu m'aimes. C'est ce qui m'a consolée de ton départ. Il est dans les bras de Georgette à Bullier, mais il m'aime. Il va voir *Denise* avec Georgette, mais il m'aime. Et toi tu ne l'aimais pas, c'est évident! Je n'ai jamais cru ceux qui ont raconté que Georgette était partie avec l'orthopédiste. Tu ne l'aimais pas, donc elle est restée. Et quand elle est revenue, et qu'on m'a dit son nouveau départ avec l'arpenteur, je ne l'ai pas cru davantage. Tu ne te débarrasseras jamais d'elle, Adolphe Bertaut, car tu ne l'aimes pas... Ce sera ta punition.

PIERRE. Ne m'oubliez pas. Aimez-moi.

LA FOLLE. Et maintenant, adieu... Je sais ce que je voulais savoir. Passe mes mains au petit Pierre. Je l'ai tenu hier. A son tour aujourd'hui... Va-t'en!

*Pierre a retiré ses mains, puis repris les mains de la Folle. Un silence. Elle ouvre les yeux.*

LA FOLLE. C'est vous, Pierre! Ah! tant mieux. Il n'est plus ici?

PIERRE. Non, Madame.

LA FOLLE. Je ne l'ai même pas entendu partir... Oh! pour partir, il sait partir, celui-là. Dieu, mon boa!

PIERRE. Je l'ai retrouvé dans l'armoire à glace, Madame.

LA FOLLE. Avec un sac à commissions en peluche mauve?

PIERRE. Oui, Madame.

LA FOLLE. Avec une petite mercerie?

PIERRE. Non, Madame.

LA FOLLE. Ils ont peur, Pierre. Ils tremblent de peur! Ils me rapportent tout ce qu'ils m'ont volé! Je n'ouvre jamais l'armoire à glace, à cause de cette vieille femme, mais je vois ce qu'elle contient à travers la glace. Hier encore elle était vide! Ils ont voulu m'apaiser. Mais qu'ils s'y prennent mal! Ce à quoi je tiens le plus, c'est ma mercerie, c'est ce qu'ils m'ont volé dans mon enfance... Vous êtes sûr qu'ils ne l'ont pas rapportée?

PIERRE. Comment est-elle?

LA FOLLE. En carton vert soutaché d'or, avec des fenêtres gothiques à papier dentelle pour les perles et les canevas. On me l'avait donnée à Noël, quand j'avais sept ans, et ils me l'ont volée le lendemain. Jusqu'à huit ans, j'ai bien pleuré.

PIERRE. Elle n'est pas dans l'armoire, Madame.

LA FOLLE. Le dé était doré. J'ai juré de n'en avoir jamais d'autre. Regardez mes pauvres doigts!

PIERRE. Ils l'ont gardé aussi.

LA FOLLE. J'en suis ravie. Cela me rend toute liberté. Merci pour le boa, Pierre! Passez-le moi. Il faut qu'ils le voient à mon cou... Ils croiront voir un vrai boa!...

*Irma entre, agitée, portant une carafe d'eau et des verres.*

IRMA. Les voilà, Comtesse! Ils arrivent par monômes! L'avenue est pleine!

LA FOLLE. Laissez-moi seule, Pierre. Je n'ai rien à craindre. Irma, tu as bien versé un peu de pétrole dans la carafe?

IRMA. Oui, Comtesse, et je vais leur dire que vous êtes sourde, comme vous me l'avez demandé.

*Une fois seule, la Folle appuie trois fois sur la plinthe et le pan du mur s'ouvre. On aperçoit l'entrée du souterrain.*

IRMA, *annonçant*. Messieurs les Présidents des Conseils d'Administration!

*Ils entrent, conduits par le président du premier acte. Moustaches en virgules. Complets prince de Galles. Cigares.*

IRMA. La Comtesse est très dure d'oreille, Messieurs. Parlez très fort!

LE PRÉSIDENT. Merci de votre appel, Madame.

UN PRÉSIDENT. La vieille est sourde. Crie.

LE PRÉSIDENT, *criant*. Hier, à ce café, un je ne sais quoi m'a dit que nous nous reverrions.

LA FOLLE. A moi aussi.

LE PRÉSIDENT, *criant*. Voulez-vous, je vous prie, signer ce papier?

LA FOLLE. Qu'est-ce que c'est? Je n'ai pas mes lunettes.

LE PRÉSIDENT, *criant*. C'est le contrat par lequel vous êtes associée à nous pour tous les bénéfices, suivant le barème en vigueur.

LA FOLLE. Parfait. *Elle signe*.

UN PRÉSIDENT. Qu'est-ce que c'est?

LE PRÉSIDENT. C'est le papier par lequel elle se désiste de tout à notre profit. *Il crie*: Et voici votre commission, Madame. Si vous avez la bonté de nous dire où se trouve la source, ce paquet est à vous.

LA FOLLE. Qu'est-ce que c'est?

LE PRÉSIDENT, *criant*. Un kilo d'or.

LA FOLLE. Parfait.

UN PRÉSIDENT. Qu'est-ce que c'est?

LE PRÉSIDENT. Un kilo de plomb doré. Nous le reprendrons à la sortie.

LA FOLLE. Voilà. C'est au fond. Descendez.

*Un des présidents a essayé de descendre le premier.*

LE PRÉSIDENT. Eh là-bas! Président! Pas de cavalier seul. Derrière moi, et en file... Vos cigares, Présidents!



*Ils éteignent les cigares. Ils approchent du gouffre.*

LA FOLLE. Une seconde. Aucun de vous n'a sur soi une petite mercerie?

LE PRÉSIDENT. Pas moi... *Il rattrape un autre président qui profite de l'incident pour passer le premier.* A votre tour, Président.

LES PRÉSIDENTS. Pas nous.

LA FOLLE. Ni un dé doré, par hasard?

LES PRÉSIDENTS. Pas le moindre.

LA FOLLE. Le sort en est jeté! Allez!

*Ils descendent dans la terre.*

IRMA. Messieurs les Prospecteurs des Syndicats d'Exploitation! Madame la Comtesse est très sourde, Messieurs.

*Elle sort. Les messieurs entrent. Tenues bigarrées. Cigares. Au cours de la scène, le Prospecteur goûte l'eau de la carafe, a un sursaut de joie, fait signe à ses compagnons de boire aussi. Tous rotent, mais jubilent.*

LE PROSPECTEUR, *criant.* Pétrole?

LA FOLLE. Pétrole.

LE PROSPECTEUR. Traces? Suintements?

LA FOLLE. Jets. Nappes. Inondation.

*Grande euphorie chez ces messieurs.*

LE PROSPECTEUR. Odeur sui generis?

LA FOLLE. Parfum.

LE PROSPECTEUR. Chien mouillé, cuir mouillé?

LA FOLLE. Non. Encens.

LE PROSPECTEUR. C'est du Kirkik, mes amis! L'essence la plus rare. Comment découvert? Pompage? Forage?

LA FOLLE. Avec le doigt.

LE PROSPECTEUR. Voulez-vous signer ce papier?

LA FOLLE. Qu'est-ce que c'est?

LE PROSPECTEUR. Notre engagement à partager entre nous les obligations.

LA FOLLE. Voilà.

UN PROSPECTEUR. Qu'est-ce que c'est?

LE PROSPECTEUR, *de sa voix naturelle*. De quoi l'enfermer comme folle. La maison de santé est prévenue. Dès notre sortie je téléphone pour l'ambulance... C'est ici?

LA FOLLE. C'est ici.

*Ils descendent dans la terre.*

IRMA. Messieurs les Représentants du Peuple affectés aux Intérêts pétrolifères de la Nation.

*Elle sort. Ils entrent. Barbus. Ventrus. Moustachus. Surtout familiers. Cigares.*

L'UN. Oh! oh! Cela sent le pétrole ici!

LE SECOND. Un peu trop. Je dîne avec Rolande. Elle déteste cette odeur. Ne moisissons pas.

LE TROISIÈME. Tu en es sûr? Lucienne a dit à Mimi qu'elle dînait avec Rolande.

LE SECOND. Je dîne avec Mimi et Rolande. Si tu veux venir avec Lucienne, fais signe à Loulou.

LE QUATRIÈME. Tu aurais pu nous le dire plus tôt. Je dîne avec Jeannine, qui amène Mado. Elle est libre, Minouche dîne chez Paula.

LE CINQUIÈME. Jeannine prend l'apéritif avec Yvette. Tu n'as qu'à téléphoner à Raymonde de lui faire téléphoner par Régina.

*Ils sont de plus en plus barbus, moustachus, familiers, ventrus.*

L'UN. Madame, quand la visite du gisement peut-elle avoir lieu?

LA FOLLE. Immédiatement. Par cet escalier.

LE CINQUIÈME. Est-ce bien urgent, mes amis? Il est trois heures passées. Si nous sommes en retard, nous ratons Olga, qui prend le thé au Moulin de Garches avec Georgette. Tu la connais. Elle ne me pardonnera pas.

LA FOLLE. Georgette! Pauvre Adolphe!

L'UN. Nous avons la commission des naphtes à six heures. Il y a nos jetons de première participation à fixer. La nation avant tout. J'ai déjà rédigé un rapport enthousiaste, mais le premier imbécile peut demander si nous avons vu le gisement. D'autant que je pourrai dicter le rapport à Alberte cet après-midi. C'est commode: elle habite chez Dolorès, qui a sous-loué à Esther.

LE DEUXIÈME. Ne pourrions-nous avoir votre signature sans descendre, Madame?

LA FOLLE. Impossible.

LE TROISIÈME. Alors descendons. Une minute suffira, comme dit Mémène. Une minute suffira, Madame?

LA FOLLE. Pleinement.

*Comme ils vont descendre, la bouquetière entre avec sa corbeille.*

L'UN. Regardez le trésor que je trouve dans l'escalier.

LA BOUQUETIÈRE. Des fleurs, Messieurs?

L'AUTRE. Toutes tes fleurs! Ton nom, belle enfant?

LA BOUQUETIÈRE. Je m'appelle Sibylle.

L'AUTRE. Quel joli nom! Les amis, Bibi nous offre des fleurs.

*Ils se fleurissent et descendent dans l'abîme.*

IRMA. Messieurs les Syndics de la Presse publicitaire.

*Ils entrent. Grands, petits, osseux, gras.*

IRMA. Madame la Comtesse est très sourde.

LE SYNDIC. Elle a de la chance. Elle connaîtrait toutes les variétés du mot dromadaire... *Il crie:* Je dépose à vos pieds mes hommages les plus parfaitement distingués, Madame.

LE DIRECTEUR. C'est vraiment Dante aux enfers... *Il crie:* L'expression de ma profonde et hautement masculine admiration, Comtesse.

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL. Le Prix Goncourt des Sorcières est gagné... *Il crie:* Je baise respectueusement vos mains de déesse, adorable personne.

LE SYNDIC. Nous sommes bien d'accord? Nous n'allons pas accorder à cette vieille chèvre la ristourne habituelle de trente pour cent?

LE DIRECTEUR. Bien sûr, Syndic. Elle n'y connaît rien. Et nous doublons le tarif.

LE SYNDIC, *criant*. Nous vous proposons ce contrat de publicité, chère Madame. Les conditions y sont les plus avantageuses que nous ayons jamais accordées.

LA FOLLE. Parfait. Voici l'entrée pour la visite.

LE SYNDIC, *criant*. O Madame, nous ne visiterons pas. La publicité n'a pas à s'occuper de la réalité. Que votre gisement soit réel ou imaginaire, c'est l'honneur de sa mission, à laquelle elle ne dérogera pas, de le décrire avec le même zèle.

LA FOLLE. Alors je ne signe pas.

LE SYNDIC, *criant*. A votre aise. Visitions-le. Mais en nous obligeant à constater l'existence de la matière publicitaire, vous nous amenez du même coup à rompre avec nos traditions d'impartialité entre le réel et le faux. Nous devons élever notre tarif de trente-cinq pour cent.

LA FOLLE. Je signe...

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, *criant*. Il est bien agréable de voir, Madame, que les sources de pétrole ont maintenant leur naïade!

*Ils s'engouffrent dans l'escalier. Irma apparaît, essayant de retenir trois dames. Tenue nette. Cigarettes.*

IRMA. Mesdames! Mesdames! Seuls les hommes sont convoqués!

LA FOLLE. Laisse entrer, Irma. Et ne dis plus que je suis sourde.

UNE DES FEMMES. Tu vois. Félix nous cachait tout. Mais j'ai eu vent de ce pétrole par Raymond. Il ne se doutait pas que j'écoutais au ministère sur le téléphone de Jimmy. A propos de Jimmy, c'est entendu pour les six mille conserves avec Hubert. Le cabinet de Kiki est d'accord.

LA SECONDE. Si nous voulons prévenir Bob, sautons après la visite chez Ivan. Raoul n'a plus l'entrée de Paul. Et Ivan voit large. Plus même que Jacquot. A propos, il nous refile l'option sur les blés de Totor.

LA TROISIÈME. Rien à François, en tout cas! Philippe saurait tout. Et tu connais Gustave! C'est le puits, Madame?

LA FOLLE, *qui les a regardées avec dégoût*. C'est le puits.

UNE DES FEMMES. Les cigarettes, mes filles! Gare au pétrole! Tu nous vois, avec un cil grillé!

*Elles descendent.*

LA FOLLE. Et voilà. Le monde est sauvé. C'est fini.

*Elle referme le pan du mur. Irma apparaît, affolée, contenant la porte que l'on pousse du dehors.*

IRMA. C'est le petit vieux, Comtesse. Celui qui appelle Madame Constance la Folle de Passy. Il me pince. Il me poursuit!

LA FOLLE. Laisse entrer! Il arrive à point.

*Le petit vieux entre. Terriblement antipathique. Irma se sauve.*

LE PETIT VIEUX. Ah, vous voilà! C'est une chance! J'ai à vous notifier que vos chats du quai Debilly auront passé l'arme à gauche ce soir.

LA FOLLE. Comment cela?

LE PETIT VIEUX. Voyez ces poches pleines. Ce sont des boules à poison que je vais leur jeter illico.

*Il rafle ce disant le lingot.*

LA FOLLE. Je vous en défie. Ils sont là, dans ma cave.

LE PETIT VIEUX. Ouvrez la cave!

LA FOLLE. Jamais!

LE PETIT VIEUX. Je vous ordonne de m'ouvrir la porte de la cave!

LA FOLLE. Il y fait noir.

LE PETIT VIEUX. Je suis nyctalope.

LA FOLLE. L'escalier est à pic.

LE PETIT VIEUX. Je suis du Club alpin.

*Elle va vers le mur.*

LA FOLLE. Les merceries d'enfant vous intéressent, en carton vert, avec bordure d'or?

LE PETIT VIEUX. Quand je les vois, je les brise. Je suis philatéliste.

*Elle ouvre la trappe.*

LA FOLLE. Très bien! Allez!

LE PETIT VIEUX. Les sales bêtes. Ils miaulent. Ce sont bien ceux du quai Debilly. A cent mètres, on jurerait des cris d'hommes. Il y a même des

chattes, à ce qu'on dirait!

*Il s'engouffre, dans la joie. La Folle referme le mur.*

LA FOLLE. Il m'a pris le lingot, le brigand! Il faut qu'il me le rende!

*Elle va pour ouvrir, reste immobile.*

LA FOLLE. Voilà qui devait arriver, avec ma distraction. Je me rappelle le secret pour fermer. J'ai oublié le secret pour ouvrir. Après tout, cela ne fera pas si mal, un lingot d'or au milieu de ces fous.

*Elle sonne le timbre. Irma paraît.*

IRMA. Seule, Comtesse? Et tous ces hommes?

LA FOLLE. Evaporés, Irma. Ils étaient méchants. Les méchants s'évaporent. Ils disent qu'ils sont éternels, et on le croit, et ils font tout pour l'être. Il n'y a pas plus prudent pour éviter les rhumes et les voitures. Mais pas du tout! L'orgueil, la cupidité, l'égoïsme les chauffent à un tel degré de rouge que s'ils passent sur un point où la terre recèle la bonté ou la pitié, ils s'évaporent. On raconte que des financiers sont tombés de l'avion dans la mer. Mensonge. L'avion a passé simplement au-dessus d'un banc de sardines innocentes. Tous ces bandits t'ont effleurée au passage. Tu ne les reverras plus!

*Irma sort. La Folle s'est replacée dans son fauteuil. Irma et Pierre entrent, radieux, suivis de tous les comparses alliés.*

PIERRE. O Madame, merci!

LA BOUQUETIÈRE. Remontez avec nous, Madame. Tout est si beau, là-haut! On doit signer un armistice. Les inconnus s'embrassent.

LE JONGLEUR. Les pigeons volent, et par un, comme les colombes après le déluge.

LE MARCHAND DE LACETS. L'herbe du Cours-la-Reine s'est mise en une minute à repousser: c'est la mort d'Attila!

LE CHIFFONNIER. Plus un seul mec. Le poissonnier m'a dit bonjour!

*A partir de ce moment, les paroles des amis de la Folle ne sont plus perceptibles. Ils parlent entre eux, pleins de joie. On voit leurs lèvres remuer, mais on n'entend que le sourd-muet. Le mur opposé au mur du souterrain s'est ouvert, et des cortèges sortent, que seule la Folle voit... Le premier est un cortège d'hommes aimables, souriants.*

LEUR CHEF. Merci, Comtesse. En contrepartie de vos envois souterrains, enfin l'on nous libère. Nous sommes ceux qui ont sauvé des races d'animaux. Voici Jean Cornell, qui a sauvé le castor. Voici le baron de Blérancourt, qui a sauvé le braque Saint-Germain. Voici Bernardin Cevenot, qui a tenté de sauver le donte, cette oie de la Réunion. C'était l'oiseau le plus bête du monde. Mais c'était un oiseau. Il n'en reste plus que cet œuf trouvé là-bas dans un marais de naphte. Ce soir nous le ferons couver. Merci, et venez tous. Nous allons dire son vrai nom au sloughi de la duchesse.

*Ils disparaissent. Les autres gesticulent sans rien voir, ils parlent sans sons à part le sourd-muet.*

LE SOURD-MUET. Tout à fait comme Irma le dit: L'amour est le désir d'être aimé...

*Un autre groupe sort du souterrain, aussi courtois, aussi souriant.*

LEUR CHEF. Merci, Comtesse, pour cette relève à laquelle nous avons bien droit. Nous sommes tous ceux qui ont sauvé ou créé une plante. C'était un contresens de nous laisser sous terre. D'autant que les plus petits végétaux possèdent les plus grosses racines et que nous y vivions dans la confusion. Voici Monsieur Pasteur, celui du houblon. Voici Monsieur de Jussieu, celui du cèdre. Il nous mène arracher la gousse d'ail qu'un criminel vient de piquer dans le cèdre du quai de Tokio.

*Ils s'effacent.*

LE SOURD-MUET. C'est le mot même d'Irma: Sur les ailes du temps la tristesse s'envole...

*Un dernier groupe sort du souterrain, composé d'hommes étrangement semblables, un peu miteux, un peu chauves, avec de longues manchettes en loques.*

LEUR CHEF. Merci, Comtesse. C'est pour vous, pour vous seule, que nous revenons. Nous sommes tous les Adolphe Bertaut du monde. Nous avons décidé de vaincre cette timidité qui a gâché notre vie et la vôtre. Nous ne fuirons plus ce que nous aimons. Nous ne suivrons plus ce que nous haïssons. Nous voulons être beaux, avec des manchettes glacées. Nous vous rapportons ce melon et venons, Comtesse, demander votre main!

LA FOLLE, *criant*. Trop tard! Trop tard!

*Les Bertaut disparaissent. Les voix redeviennent perceptibles, à part celle du sourd-muet.*

PIERRE. Pourquoi trop tard, Madame?

IRMA. Que dites-vous, Comtesse?

LA FOLLE. Je dis que lorsqu'il sont eu, pour se déclarer, le 24 mai 1880, le plus beau lundi de Pentecôte qu'aient jamais eu les bois de Verrières, le 5 septembre 1887, quand ils ont pris et grillé sur l'herbe ce brochet à Villeneuve-Saint-Georges, ou même, à la rigueur, le 21 août 1897, jour de l'entrée à Paris du tsar, et qu'ils les ont tous laissés passer sans rien vous dire, c'est trop tard! Embrassez-vous tous deux, et vite!

IRMA ET PIERRE. Que nous nous embrassons?

LA FOLLE. Il y a trois heures que vous vous connaissez, et vous plaisez, et vous aimez. Embrassez-vous, et vite, sinon ce sera trop tard.

PIERRE. Madame...

LA FOLLE. Regardez-le qui hésite déjà, qui hésite devant le bonheur, comme tous ceux de son sexe. Embrasse-le, Irma! Si deux êtres qui s'aiment laissent une seule minute se loger entre eux, elle devient des mois, des années, des siècles. Forcez-les à s'embrasser, vous autres, sinon dans l'heure elle sera la Folle de l'Alma et à lui il poussera une barbe blanche... Bravo! Que n'avez-vous été là voilà trente ans. Je n'y serais pas aujourd'hui. Mon cher Sourd-Muet, taisez-vous. Vous nous cassez les yeux. Irma n'est plus là pour vous traduire.

IRMA, *des bras de Pierre*. Il dit que nous nous embrassons.

LA FOLLE. Rien ne lui échappe. Merci, Sourd-Muet. Et voilà, l'affaire est finie. Vous voyez comme elle était simple. Il suffit d'une femme de sens pour que la folie du monde sur elle casse ses dents. Mais la prochaine fois, n'attendez pas, Chiffonnier. Dès que menacera une autre invasion de vos monstres, alertez-moi tout de suite.

LE CHIFFONNIER. Entendu, Comtesse, à la première gueule.

LA FOLLE. Assez de temps perdu... *Elle se lève*. Tu as mes os et mon gésier, Irma?

IRMA. Ils sont prêts, Comtesse.

LA FOLLE. Alors remontons. Aux affaires sérieuses, mes enfants! Il n'y a pas que les hommes ici-bas. Occupons-nous un peu maintenant des êtres qui en valent la peine!



*RIDEAU*

*Imprimé en Suisse*

## Note de Transcription

Les mots mal orthographiés et les erreurs d'impression ont été corrigées. Lorsque plusieurs orthographes se produisent, l'utilisation de la majorité a été employé.

Ponctuation a été maintenue sauf si évidente erreurs d'impression se produisent.

[The end of *La Folle de Chaillot* by Jean-Hippolyte Giraudoux]